

L'Express de Bénarès

爾法書苑

Jonathan Chiche
Libraire diplômé de l'École polytechnique
et docteur en mathématiques
齊正航 博士

Room 2001, Corn Yan Centre, 3, Jupiter Street, HONG KONG
Et régulièrement à Paris

Courriel : contact@lexpressdebenares.com
WeChat : livresrares
Téléphone en France : 07 69 86 15 02 ou 06 95 83 34 99
(merci de laisser un message vocal en cas d'absence)

LA DÉESSE ET L'ARCHANGE

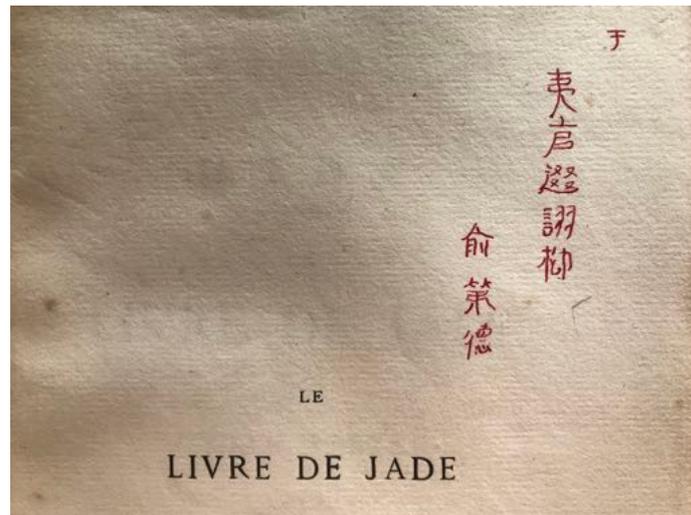
ENTRE HIÉROGLYPHES LUMINEUX
ET MANUSCRIT DE TITAN

**Exceptionnel ensemble de deux exemplaires réunis pour la première fois,
symbole bibliophilique idéal de la relation amoureuse et littéraire
entre Victor Hugo et Judith Gautier.**

1. GAUTIER (Judith), sous le pseudonyme de Judith WALTER. *LE LIVRE DE JADE*. Paris, Alphonse Lemerre, 1867. Broché, 20,3 × 13 cm. Chemise, emboîtement. Vicaire, III, 879.

Édition originale. **Premier ouvrage de l'auteur, et certainement le plus célèbre, de première importance dans l'histoire des relations littéraires entre la France et la Chine. Exemplaire mythique, portant un envoi en chinois à Victor Hugo, qui courtisera Judith Gautier quelques années plus tard :**

于
夷克遜翹拗
俞第德

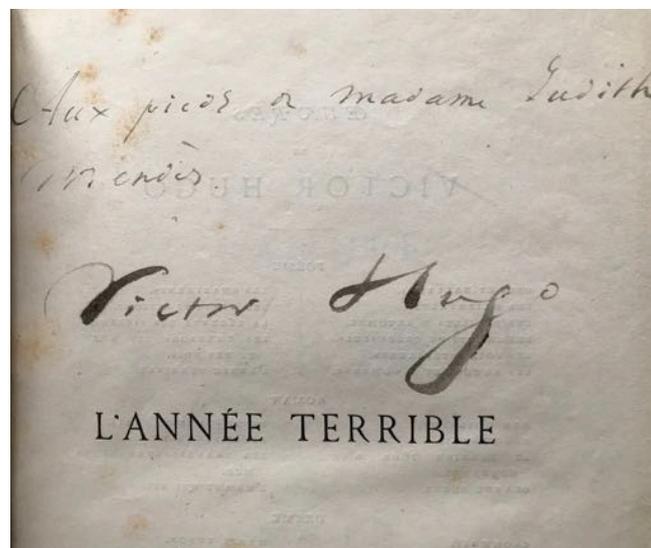


Sur le premier plat, Hugo a écrit « r », indiquant qu'il a répondu à cet envoi. Sa réponse est connue. Il y qualifie son nom de « devenu hiéroglyphe lumineux comme sous la main d'une déesse ».

2. HUGO (Victor). *L'ANNÉE TERRIBLE*. Paris, Michel Lévy frères, 1872. Demi-chagrin noisette de l'époque, couverture non conservée, 22,5 × 14,5 cm. Vicaire, IV, 344-345.

Édition originale de ce livre capital. Envoi de l'auteur sur le feuillet de faux-titre :

*Aux pieds de Madame Judith
Mendès.
Victor Hugo*



La destinataire de l'envoi est Judith Gautier, dont le père, Théophile Gautier, devait mourir l'année même où Victor Hugo, l'un de ses plus anciens camarades de luttes romantiques, courtisait sa fille, ce dont cet exemplaire constitue le témoignage exactement contemporain.

Il s'agit de l'une des plus importantes provenances dans l'ensemble du corpus bibliophilique d'œuvres de Victor Hugo. Cet exemplaire est le plus important entre ceux, très peu nombreux, témoignant de cette liaison, d'autant plus remarquable que Judith Gautier était un écrivain de grand talent et une personnalité importante du milieu littéraire et artistique de l'époque.

Jointes : divers documents manuscrits de moindre importance, de la main de Judith Gautier et Victor Hugo — détails sur demande.

Le Livre de jade : quelques piqûres sur de rares feuillets — intérieur frais dans l'ensemble. Feuillet 65-66 et 67-68 inversés, ainsi que les feuillets 69-70 et 71-72. Plats de couverture et dos doublés. Petits manques en coin des plats, manques au dos avec perte de quelques lettres.

L'Année terrible : rousseurs éparses, coins restaurés, fort habilement comme il se doit.

L'ensemble : 23 000 €

Le laïus ci-dessous devrait apporter quelques éléments d'appréciation supplémentaires.

DE JUDITH GAUTIER À JUDITH WALTER EN PASSANT PAR JUDITH MENDÈS

Judith Gautier, née en 1845, fille de Théophile Gautier et d'Ernesta Grisi, fréquentait les milieux littéraires depuis son enfance. En 1866, à sa majorité, elle avait épousé Catulle Mendès, après des années d'opposition paternelle — sa mère avait favorisé cette union qui devait s'avérer désastreuse pour la famille. Gustave Flaubert jouait le rôle du témoin de mariage sans illusion. L'union ne dura guère. On a souvent fait porter tous les torts à Catulle Mendès — il n'avait notamment pas mis un terme à sa liaison avec Augusta Holmès, dont il devait avoir cinq enfants —, sans toutefois que la lumière ait été faite sur tous les éléments de l'affaire, mais sans non plus qu'il semble possible que de nouveaux éléments éclairent jamais cet épisode de sorte à retourner totalement l'opinion en faveur de celui que son beau-père désabusé surnommait « Crapule Membête ».

Judith Gautier, désormais Judith Mendès, fit paraître *le Livre de jade* en mai 1867, sous le pseudonyme de Judith Walter, nom conseillé semble-t-il par son père. L'ouvrage se présentait comme réunissant des textes traduits « selon » des poètes chinois. Judith Gautier avait commencé l'étude de la langue de Li Shangyin grâce au fameux « Chinois de Gautier », connu des Parisiens de l'époque sous le nom de Tin-Tun-Ling — c'est celui sous lequel nous le désignerons dans ce document, en dépit de l'évolution des normes de translittération du chinois ; nous donnerons plus loin quelques détails sur cet authentique exilé chinois dans le Paris du dix-neuvième siècle. Que Théophile Gautier ait embauché par charité ou non le futur auteur de *la Petite Pantoufle* — voir également ci-dessous —, la perspective de s'initier à la langue chinoise semble bien avoir enthousiasmé ses filles, et l'intérêt de l'aînée, Judith, devait s'avérer durable.

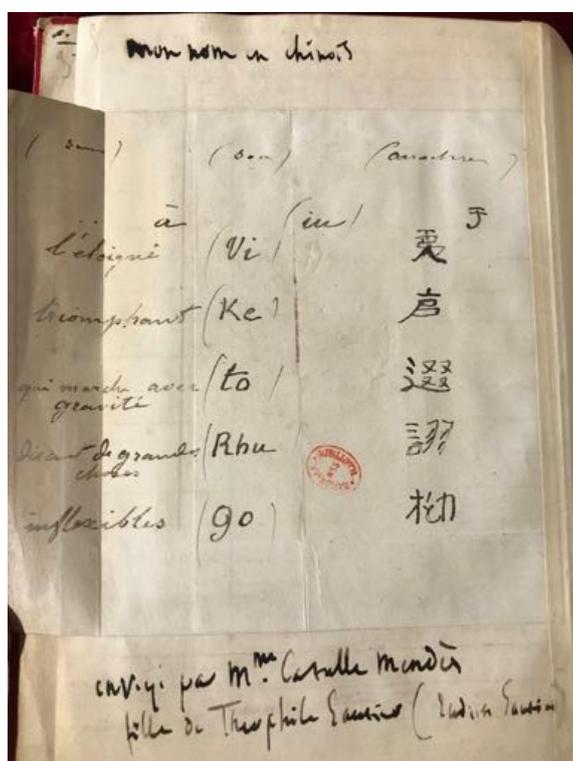
L'ENVOI DE JUDITH GAUTIER À VICTOR HUGO SUR *LE LIVRE DE JADE*

Raymond Escholier reproduisait en 1952 ces lignes, dont on ne sait trop la part qu'il convient d'attribuer à Suzanne Meyer-Zundel qui les publiera plus tard — comme il s'agit de la citation la plus célèbre relative à cet envoi, nous ne pouvons toutefois pas ne pas la reproduire : « Judith Walter n'eut plus qu'une pensée, celle de le faire parvenir [*le Livre de jade*] au Père qui était là-bas dans l'Île (comme disait Banville à Victor Hugo, pôle et soleil de la littérature). Mais elle jugea que la dédicace inscrite sur la première page ne devait pas être quelque chose d'ordinaire. Le nom du Maître écrit en caractères chinois lui parut ce qui lui convenait le mieux. On le sait, chaque caractère chinois a un sens complet et s'énonce par une monosyllabe. Mon prénom avait été établi par un mandarin de passage à Paris [*sic*]. Il se prononçait Yu-Ti-Te et signifiait : gracieuse et primordiale vertu. C'est dans ce sens qu'il fallait chercher et la signification des mots doit être, dans ce cas unique, tout à fait admirable. Le nom du Maître s'énonçait ainsi : Hi-Ka-To-Hu-Ko, et formait cette phrase

prophétique : « À l'exilé triomphant qui marche avec gravité, en disant de grandes choses immortelles. » » (Escholier, *Victor Hugo, l'homme*, dans *les Œuvres libres*, mai 1952, pages 140-141.) François Coppée, rendant visite à Hugo à Bruxelles, informerait un correspondant : « Le Maître m'a longuement parlé de la dédicace du *Livre de jade* qui l'a beaucoup surpris et charmé. »

Le journal de Victor Hugo pour cette période se trouve conservé par la Bibliothèque nationale de France, et consultable à l'adresse <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b530383001/>. Suivant son habitude, il réserve le verso des feuillets aux documents relatifs aux événements évoqués. Au verso du feuillet dont le recto se termine à la date du 31 mai 1867, page se trouvant reproduite à l'adresse <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b530383001/f21>, Hugo a contrecollé un feuillet portant, de la main de Judith Gautier, le texte de cet envoi — moins la signature —, soit six caractères, dont les cinq formant le nom que son correspondant s'était vu attribuer pour la circonstance. L'écriture est bien la même que celle de l'envoi sur notre exemplaire, et trahit également la main d'une personne inhabile au tracé de caractères chinois. Voici, dans notre mise en page légèrement différente, le contenu du feuillet de la main de Judith Gautier, au-dessus et en-dessous duquel Hugo a respectivement écrit « mon nom en chinois » et « envoyé par M.^{me} Catulle Mendès fille de Théophile Gautier » :

« (sens) (son) (caractère)
à (iu) 于
l'éloigné (Vi) 夷
triomphant (Ke) 克
qui marche avec gravité (To) 遯
disant de grandes choses (Rhu) 詡
inflexibles (Go) 拗 »



Bibliothèque nationale de France, Département des Manuscrits, NAF 13466

Notons que la signification donnée par Judith Gautier du dernier caractère permet de trancher la question de savoir s'il s'agit de 拗 ou 拗, dont la lecture nous paraît incertaine sans cela. Quant au second caractère du nom que se voit attribuer Victor Hugo, il s'agit bien de 克, ou plutôt d'une de ses variantes (異體字), et non,

par exemple, de 官, auquel on pourrait songer en l'absence de commentaires de la jeune poétesse. La syntaxe chinoise diffère toutefois suffisamment de celle du français pour qu'un Chinois ne puisse interpréter le nom de Victor Hugo de la façon dont Judith Gautier l'explique à ce dernier — à supposer que les caractères, indépendamment considérés, puissent tous avoir le sens qu'elle leur attribue. Donnons enfin la prononciation standard actuelle, en pinyin, des neuf caractères de cet envoi¹ : *Yú Yìkèzhú Xǔào Yúdídé*.

LES NOMS CHINOIS DE VICTOR HUGO

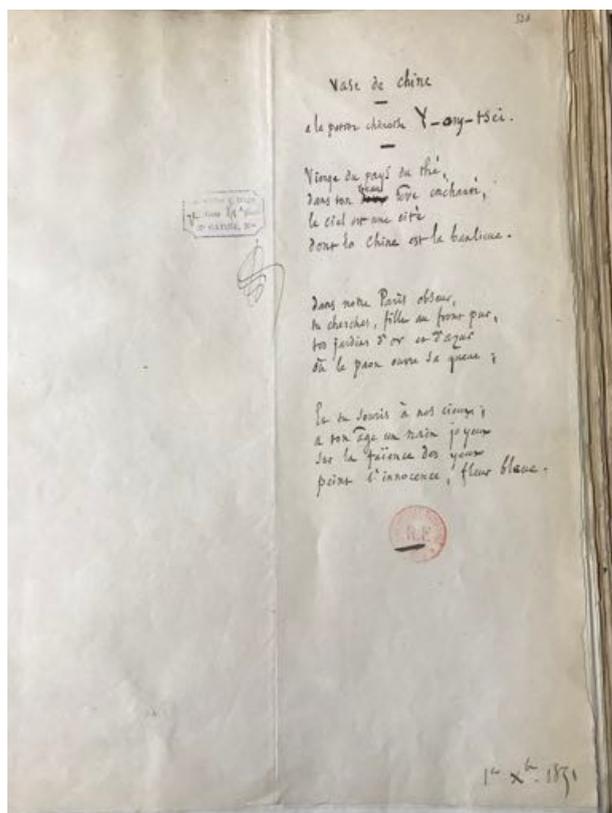
Dans l'état actuel de la recherche, le premier nom chinois connu de Victor Hugo diffusé en Chine est 囂俄. C'est celui sous lequel est présenté l'écrivain en 1902 dans le deuxième numéro de la première série du journal «新小說» (*le Nouveau Roman*), fondé cette année-là par Liang Qichao (梁啟超). S'il s'agit bien de la première trace connue de cette appellation, rien ne prouve que ce nom n'existait pas avant. En chinois standard actuel et suivant le système de translittération pinyin, ces caractères se prononcent *Xiāo'é*, ce qui ne présente aucune ressemblance avec la prononciation du nom français de Victor Hugo. La question de l'origine de ce nom chinois semble trouver une réponse dans la prononciation cantonaise — Liang Qichao était précisément d'origine cantonaise. En cantonais, 囂俄 se prononce encore de nos jours *hiu1 ngo4* (nous utilisons le système de translittération jyutping et le cantonais de Hong Kong ; le second caractère peut se prononcer à deux tons différents mais cela ne présente aucune importance ici). Ce nom chinois pourrait donc avoir été attribué à Victor Hugo sur la base de sa prononciation cantonaise², mais il paraît encore impossible d'écarter une autre langue sinitique comme origine de ce nom — la prononciation en hakka de 囂俄, par exemple, est également proche de celle de « Hugo » en français. Par la suite, lorsque Zeng Pu (曾樸) traduisit le théâtre hugolien, il désigna également l'auteur par 囂俄, nom dont l'utilisation se prolongea jusque dans les années 1940. D'autres possibilités s'étaient vues proposées et avaient fait leur entrée dans l'usage, dont 庚哥, 許果 et surtout 雨果, celui sous lequel les Chinois d'aujourd'hui connaissent l'auteur d'*A Q C H E B*. Ce dernier nom se trouvait employé par Ma Zongrong (馬宗融) dès 1927 dans l'article «近代名著百種述略：巴黎聖母院», consacré à *Notre-Dame de Paris* et paru dans la douzième livraison de la dix-huitième série de «小說月報» (*le Mensuel du roman*). Le premier nom chinois attesté de Victor Hugo, lui, reste toutefois l'improbable 夷克遜詡拗 forgé par Judith Gautier ou Tin-Tun-Ling à l'occasion de cet envoi du *Livre de jade*...

L'INTÉRÊT DE VICTOR HUGO POUR LA CHINE

Ce sujet est trop connu pour qu'il nous soit possible de contribuer à sa connaissance en quoi que ce soit. Signalons simplement l'étude de L. Cassandra Hamrick relative à l'intérêt de Théophile Gautier pour la Chine, question connexe au sujet du présent texte, l'article de Cheng Zenghou émettant et appuyant fortement l'hypothèse séduisante selon laquelle la fameuse « lettre au capitaine Butler » s'insurgeant contre le sac du Palais d'Été aurait été rédigée plusieurs années après les événements, et la communication de Gérard Pouchain sur « Victor Hugo, un écrivain sinophile engagé », les références de ces trois textes se trouvant rappelées dans les dernières pages de la présente notice. Enfin, nous reproduisons tout de même le manuscrit du poème « Vase de Chine », daté du 1^{er} décembre 1851, et qui pourrait donc être le dernier poème composé par Hugo avant le coup d'État du 2 décembre, si cette datation est exacte.

¹ Du fait de la signification donnée par Judith Gautier, l'on a privilégié la lecture ào plutôt que ào, ou bien sûr niù, pour le caractère 拗.

² De la même façon, New York s'appelle toujours 紐約 en chinois en dépit d'une prononciation du second caractère en chinois standard ne présentant pas grand rapport avec celle de « York » en anglais.



Bibliothèque nationale de France, Département des Manuscrits, NAF 24772

COUP D'ŒIL SUR TIN-TUN-LING

« Tin-Tun-Ling, poète chinois », dédicataire du *Livre de jade* en 1867, n'était donc autre que le professeur de chinois de Judith Gautier — ainsi que de sa sœur cadette Estelle —, et s'appelait véritablement (du moins pour autant que l'on sache) 丁敦齡 — on devrait donc écrire Ding Dunling en pinyin. Cet authentique chinois était né, selon les sources, en 1830 (selon Stephan von Minden, repris par Agnès de Noblet) ou 1831 (selon Liu Zhixia, dont l'étude constitue notre principale source pour cette partie) dans l'actuelle province du Shanxi. Il se présenta avec succès aux examens du comté (et non de la province) à dix-huit ans, ce qui lui permit de se désigner par la suite comme 秀才. La mort de son père et la famine l'auraient contraint à fuir en direction de Pékin. Au cours du voyage, il aurait rencontré un missionnaire qui le convainquit de recevoir le baptême contre la promesse d'une assistance matérielle. On le retrouve plus tard enseignant à Macao, où il se marie à vingt-et-un ans avec une catholique. Deux enfants et une dizaine d'années plus tard, en février 1861, il quitte Macao pour la France afin d'aider le missionnaire Joseph-Marie Callery dans ses travaux sinologiques. Après la mort de Callery en juin 1862, Tin-Tun-Ling, qui traverse une bien mauvaise passe, fait l'heureuse rencontre de Charles Clermont-Ganneau (le fils du Mapah), qui le présente à Théophile Gautier, chez qui Tin s'installe début 1863 en qualité de professeur de chinois de ses filles³. En 1867 paraît donc *le Livre de jade* — à cette époque, il ne nous semble déjà plus possible de qualifier Tin-Tun-Ling de « mandarin de passage à Paris », expression dont nous ignorons s'il faut l'attribuer à Judith Gautier ou Suzanne Meyer-Zundel. Le 6 janvier 1872, Tin-Tun-Ling se marie à la mairie du neuvième arrondissement. L'union tourne au vinaigre et, en avril 1875, sur dénonciation de son épouse, Tin se retrouve emprisonné pour bigamie du fait de son mariage macanais. Lors de son procès, en juin, c'est Elzéar Bonnier-Ortolan, connu en poésie sous le nom de Pierre Elzéar, qui assure sa défense⁴, alors que l'on retrouve Judith Gautier citée comme témoin par l'accusé. Le procureur se déclare incompétent faute de connaître le chinois, et Tin se retrouve innocenté par le jury populaire. La presse de l'époque se fait l'écho de cette affaire, à l'instar du *Figaro* qui, sous la plume de Gaston Vassy dans la rubrique « Informations », y consacre plusieurs entrefilets

³ Voir le journal des Goncourt du 17 juillet 1863, puis d'avril 1864, et du 4 mai 1865. Voir également la lettre de Flaubert à sa nièce Caroline Commanville du 5 mai 1865.

⁴ Selon Liu Zhixia, mais aussi l'entrée « Elzéar Bonnier » de *Henri Fantin-Latour*, par Jean-Jacques Lévêque, page 157, et l'article de René-Pierre Colin consacré à Pierre Elzéar dans le *Dictionnaire Rimbaud* de Jean-Baptiste Baronian.

entre les 11 et 17 juin. Faut-il prendre pour argent comptant l'information qu'il offre à ses lecteurs à cette dernière date ? « Tin-Tun-Ling ne se doute guère qu'il vient de coûter 1,425 francs à un journal. Ce journal n'est pas une feuille parisienne, tant s'en faut. C'est le *China Mail*, de Shang-haï. Il paraît que le procès de Tin occupait beaucoup l'opinion publique dans les contrées baroques où le *China Mail* paraît, car il s'est fait envoyer de Paris un télégramme pour connaître le verdict du jury, et ce télégramme a coûté le prix que j'ai dit plus haut. » Un mois plus tard à peine paraissait à la *Librairie de l'eau-forte* de Richard Lesclide — ce qui permettrait de revenir à Hugo — *la Petite Pantoufle* sous le nom de Tin-Tun-Ling, récit supposément rédigé en prison et traduit par Charles Aubert, illustré de six eaux-fortes de Gabriel Chevalier. Nous ignorons dans quelle mesure un texte original en chinois a bien été produit par Tin-Tun-Ling, et s'il s'agit d'une véritable traduction. Tin-Tun-Ling mourut en 1886. Georges Grison rappela sa figure par un texte semblant assez mal informé dans *le Figaro* du 29 décembre 1917, à l'occasion de la mort de Judith Gautier. Tin semblait déjà, à l'époque, avoir disparu de la mémoire de bon nombre de Parisiens.

LES ENVOIS SUR LE LIVRE DE JADE DE 1867

Nos recherches en ce domaine ne prétendent nullement à l'exhaustivité, mais les exemplaires avec envoi de l'édition originale du *Livre de jade* sont manifestement peu courants. Hormis celui que nous présentons, nous n'en connaissons que trois. L'un d'eux, également signé « 俞第德 » semble adressé à une cousine : « 于吾好表妹不忘吾 »⁵. On pourrait le traduire par « À ma bonne cousine, ne m'oublie pas ». Le tracé en est également inhabile — de même que l'expression —, mais d'une autre manière, comme si Judith Gautier avait souhaité s'exercer ou s'amuser par l'emploi d'écritures différentes des caractères chinois (tentation que ressentent probablement tous les débutants). Par ailleurs, nous avons pu consulter dans une collection privée un exemplaire portant l'envoi « 小如第德我天拜 ». D'une écriture aussi maladroite, cet envoi soulève des interrogations supplémentaires : le nom « 如第德 », manifestement pour « Judith », précède-t-il le choix de celui de « 俞第德 » ? Ou s'agit-il simplement d'une variante coexistant avec ce dernier nom ? Quant aux caractères « 我天 », nous ne pouvons les expliquer que d'une seule façon, consistant à les considérer comme un équivalent phonétique de « Gautier ». L'envoi pourrait donc se traduire par « Hommage de la petite Judith Gautier ». Dans la première partie de la vente de la bibliothèque du docteur Alajouanine (Hôtel Drouot, 28-30 avril 1981) figurait également un exemplaire du *Livre de jade* (relié sans le faux-titre) portant un envoi en français à William Garcias. Il existe probablement d'autres exemplaires avec envoi et nous serions reconnaissant aux personnes qui pourraient nous apporter des renseignements à leur sujet.

BREF APERÇU DES PREMIÈRES TRADUCTIONS FRANÇAISES DE LITTÉRATURE CHINOISE

Si les Jésuites avaient depuis longtemps livré au public français des traductions de textes classiques chinois, Paul Demiéville, dans « Aperçu historique des études sinologiques en France », regrettait en 1966 le manque d'intérêt relatif des disciples de Loyola pour la littérature proprement dite : « Dans la *Description de la Chine* de 1735 avait paru une des rares traductions de texte proprement littéraire qu'aient données les Jésuites, car ceux-ci ont regrettamment négligé les belles-lettres dans leurs études sur la Chine ». Au début du siècle suivant, Abel Rémusat traduirait « 玉嬌梨 » sous le titre *les Deux Cousines* (chez Moutardier, 1826) et Stanislas Julien donnerait une nouvelle traduction de « 趙氏孤兒 » sous le titre de *l'Orphelin de la Chine* (également chez Moutardier, 1834), une traduction de « 白蛇精記 » sous le titre de *Blanche et Bleue* (chez Gosselin, 1834), et de « 平山冷燕 » sous le titre de *les Deux Jeunes Filles lettrées* (Librairie Didier & Cie, 1860). En 1838, l'Imprimerie royale fera paraître le *Théâtre chinois ou choix de pièces de théâtre composées sous les empereurs mongols*, contenant plusieurs traductions de pièces de théâtre de la dynastie Yuan par Antoine Bazin, avant que Guillard d'Arcy ne fasse paraître en 1842 chez Duprat une traduction de « 好逑傳 » sous le titre *la Femme accomplie*. Signalons également la traduction latine, par Lacharme, du « 詩經 », en 1830, chez Julius Mohl, à Stuttgart et Tübingen, sous le titre *Confucii Chi-King*, peu après l'essai de 1828 par Brosset sur ce même recueil poétique. Si la liste ci-dessus ne reprend pas l'intégralité des premières traductions de textes chinois, elle donne une idée relativement juste de la faible représentation de la poésie au sein du corpus auquel avait accès le public français au début de la seconde moitié du dix-neuvième siècle, et

⁵ Cet envoi se trouve reproduit dans l'article de Liu Zhixia cité en référence de cette notice.

illustre également le rôle évidemment prépondérant des premiers sinologues modernes dans la diffusion de la connaissance de la littérature chinoise, connaissance qui demeure limitée à un cercle assez restreint jusqu'à la parution, à quelques années d'écart, des *Poésies de l'époque des Thang* d'Hervey-Saint-Denys — contenant « une étude sur l'art poétique en Chine et des notes explicatives » — (chez Amyot, 1862) et du *Livre de jade*. Du premier, Demiéville écrira « [Hervey-Saint-Denys] fut un des premiers en Europe à s'intéresser à la poésie chinoise, restée jusque là pratiquement lettre morte pour le public français, car la sinologie des Jésuites l'avait complètement négligée ». Quant au second, la recherche actuelle le considère comme la principale source dans la diffusion de la connaissance et de la perception de la poésie chinoise par le grand public français, et plus généralement « occidental »⁶.

LES SOURCES ET L'ÉCRITURE DU *LIVRE DE JADE*

La plupart des textes relatifs à cette question reprennent des citations de *Quinze Ans auprès de Judith Gautier*, de Suzanne Meyer-Zundel, ouvrage au sujet duquel nous préférons rester prudent. Dans l'autobiographique *Second Rang du collier*, on trouve ces mots : « Je dus faire connaissance avec la bibliothèque de la rue de Richelieu. Là seulement on pouvait trouver des livres chinois. Presque chaque jour, accompagnée de Ting [sic], qui me tenait lieu de duègne, j'allais m'installer dans la salle des manuscrits et nous fouillions les recueils de poésie, pour y découvrir des poèmes à notre goût, les copier, afin de les emporter et de les étudier à loisir. » Cela pose la question — dont nous souhaiterions connaître la réponse depuis plus de dix ans déjà — de savoir dans quelle mesure Tin-Tun-Ling présentait à son élève (nous ignorons comment et à quelle époque décrut l'intérêt d'Estelle pour le chinois) des poèmes qu'il connaissait par cœur et dans quelle mesure le choix de poèmes s'est fait à partir des volumes consultés en bibliothèque. Il nous paraît absurde de considérer, comme semblent le faire certains, que Tin-Tun-Ling a découvert ces poèmes en même temps que Judith Gautier, et que leur sens ait pu lui échapper, sauf exceptions toujours possibles. Notons tout de même qu'à la demande de Théophile Gautier, Judith aurait reçu l'autorisation d'emporter chez elle des volumes de la Bibliothèque Nationale. Des traces de ses lectures ou emprunts subsisteraient-elles dans les archives de l'institution ?

En ce qui concerne l'organisation du recueil, nous ne pouvons que renvoyer à la thèse de Ling Min, dans laquelle on trouvera une étude d'ensemble des sources des poèmes du *Livre de jade* ainsi qu'une comparaison entre les éditions de 1867 et 1902, question qui nous entraînerait encore plus loin que ne le permet cette notice d'une longueur excessive déjà — c'est également pour cette raison que nous mentionnons les études de Muriel Détrie et de Ferdinand Stocès sans entrer dans davantage de détails. Notons simplement que le monde littéraire de l'époque avait décelé sans grande difficulté, lors de la parution du recueil, que l'écriture de ce dernier laissait bien davantage de place à l'imagination et à la sensibilité de la jeune poétesse que les ouvrages des spécialistes — on aurait probablement tort, toutefois, pensons-nous, de nier à Judith Gautier, du moins à cette époque, une connaissance réelle et de première main, bien que probablement rudimentaire, de la poésie chinoise, fait déjà remarquable. Combien d'autres Français pouvaient affirmer, à cette époque, avoir appris le chinois sous la férule d'un locuteur natif, ce qui devait procurer certains avantages indéniables ? Que l'épithaphe rigoureusement incompréhensible (« 白來天 », selon toutes les sources, mais nous ne sommes pas allé vérifier et n'avons vu qu'une photographie sur laquelle l'on ne peut conclure avec certitude quant au premier caractère) présente sur la tombe de Judith Gautier résiste à toute interprétation pour lui faire dire en chinois correct ce qu'on lit reproduit partout — « La lumière du ciel arrive » — ne démontre pas que Judith Gautier n'a jamais su le chinois, même s'il nous semble probable que l'oubli soit par la suite venu recouvrir une bonne partie de ses connaissances. (Du reste, de qui est vraiment cette épithaphe, et qui l'a gravée ? Et que sont supposés signifier les autres caractères chinois présents sur cette tombe partagée avec Suzanne Meyer-Zundel ?) L'étude complète reste à faire de ses relations avec Tin-Tun-Ling, à qui les rééditions du *Livre de jade* ne sont plus dédiées, et les *Nouvelles et légendes chinoises* de Judith Walter, annoncées « pour paraître prochainement » sur la quatrième de couverture du *Livre de jade* en 1867, n'ont jamais paru sous ce titre, lequel semble annoncer des traductions plutôt que les textes d'inspiration chinoise qui suivront. Judith Gautier n'a sans doute jamais davantage fréquenté la littérature chinoise qu'à l'époque de la préparation du *Livre de jade* de 1867 (préparation que reflètent avant cette date des textes parus en revue), qui reste « une sorte de miracle dans l'histoire de la littérature française » (cette phrase est de moi mais, la destinant à la postérité, j'ai tenu à l'encadrer de guillemets).

⁶ Le paragraphe ci-dessus s'appuie principalement sur la thèse de Ling Min figurant dans les références de cet article, et nous citons Demiéville d'après cette thèse, du fait de circonstances indépendantes de notre volonté. Au sujet de l'importance du *Livre de jade*, nous renvoyons aux deux articles de Pauline Yu figurant dans nos références.

DU LIVRE DE JADE AU CHANT DE LA TERRE DE GUSTAV MAHLER

La publication du *Livre de jade* influença de façon considérable l'intérêt porté à la littérature chinoise en Europe, cinq ans à peine après les traductions d'Hervey de Saint-Denys de poèmes de la dynastie des Tang, période historique à laquelle ne se limite pas l'ouvrage de Judith Gautier. À la mort de cette dernière, Laurent Tailhade devait écrire : « *Le Livre de jade*, mieux que les versions du marquis d'Hervey de Saint-Denys, traduisit aux lettrés d'Europe les fragiles merveilles de Tou-fou, d'Ouen-Kiun et Li-taipé. » L'importance de l'influence du *Livre de jade* en Europe, dont la citation que nous venons de donner n'est qu'une illustration parmi de nombreuses autres, peut se mesurer à la liste des traductions fournie par Muriel Détrie dans « *Le Livre de jade* de Judith Gautier : un livre pionnier ». Comme l'écrit Ren Ke dans sa thèse sur Cheng Jitong, « While this [l'ouvrage d'Hervey de Saint-Denys] became an authoritative and frequently referenced collection, it was another volume, *le Livre de jade* (Book of Jade) by the writer Judith Gautier (1845-1917), that signaled the height of the nineteenth-century French craze for Chinese poetry. »

L'une des plus curieuses conséquences de la publication du *Livre de jade* est donnée par l'inspiration qu'il fournit à Mahler pour son *Chant de la terre* (*Das Lied von der Erde*, 1908). Il s'agit d'une inspiration certes indirecte, puisque c'est *Die chinesische Flöte: Nachdichtungen chinesischer Lyrik* (1907) de Hans Bethge que Mahler a lu, mais l'on sait que Bethge ne traduisait pas directement du chinois, mais sur la base du recueil *Chinesische Lyrik* (1905) de Hans Heilmann, lequel s'appuyait lui-même sur deux anthologies françaises de poèmes chinois : celle d'Hervey de Saint-Denys et celle de Judith Gautier. (Il semble également possible que Bethge se soit directement inspiré du *Livre de jade*.) L'identification des différentes sources du texte de Mahler est assez complexe et certains points font encore débat. Pour nous limiter aux langues occidentales, nous nous contentons donc de renvoyer à l'étude de Hamao Fusako et à la thèse de Ling Min, toutes deux citées dans nos références.

LES POÈMES DE VICTOR HUGO POUR JUDITH GAUTIER

Le 12 juillet 1872, Hugo écrit le célèbre et magnifique sonnet — forme extrêmement rare dans l'ensemble de son œuvre — *Ave, Dea ; Moriturus te salutat*. Ce poème occupe la première page du numéro du 27 juillet 1872 de *la Renaissance littéraire et artistique*, sous le titre « Un sonnet de Victor Hugo » et daté « Juillet 1872 ». Il s'agissait bien d'un événement, Hugo n'ayant jusqu'alors jamais publié de sonnet, et n'en ayant même jamais composé selon la note de bas de page insérée par la rédaction de la revue : « Ce sonnet, le seul que Victor Hugo ait jamais écrit, a été adressé à M^{me} Judith Mendès. » L'identité de la destinataire était d'autant plus remarquable que ce poème s'était en quelque sorte trouvé appelé par le propre père de Judith quatre ans plus tôt. Théophile Gautier, dans son *Rapport sur les progrès de la poésie*, qui faisait suite à une commande officielle, avait en effet écrit : « On a remarqué toutefois que Victor Hugo, le grand forgeron de mètres, l'homme à qui toutes les formes, toutes les coupes, tous les rythmes sont familiers, n'a jamais fait de sonnet ; Goethe s'abstint aussi de cette forme pendant longtemps, ces deux aigles ne volant sans doute pas s'emprisonner dans cette cage étroite. Cependant Goethe céda, et tardivement il composa un sonnet qui fut un événement dans l'Allemagne littéraire. » À l'instar de l'auteur de *Faust* composant son premier sonnet dans l'espoir de triompher des rigueurs de la jeune Wilhelmine Herzlieb, Hugo rédigeait donc, cinquante ans plus tard environ — à peine davantage que l'écart séparant l'âge de Judith du sien —, le sonnet dévoilé par la revue d'Émile Blémont⁷ et Jean Aicard ; autre événement littéraire, qui témoigne de l'enfermement volontaire dans cette « cage étroite » de l'aigle poétique de ce côté-ci du Rhin, sous l'emprise des charmes de la jeune poétesse du *Livre de jade*. Voici le poème de Hugo dédié à Judith Gautier, tel que le découvrirent les lecteurs de *la Renaissance littéraire et artistique* :

AVE, DEA, MORITURUS TE SALUTAT !

*La mort et la beauté sont deux choses profondes
Qui contiennent tant d'ombre et d'azur, qu'on dirait
Deux sœurs, également terribles et fécondes,
Ayant la même énigme et le même secret.*

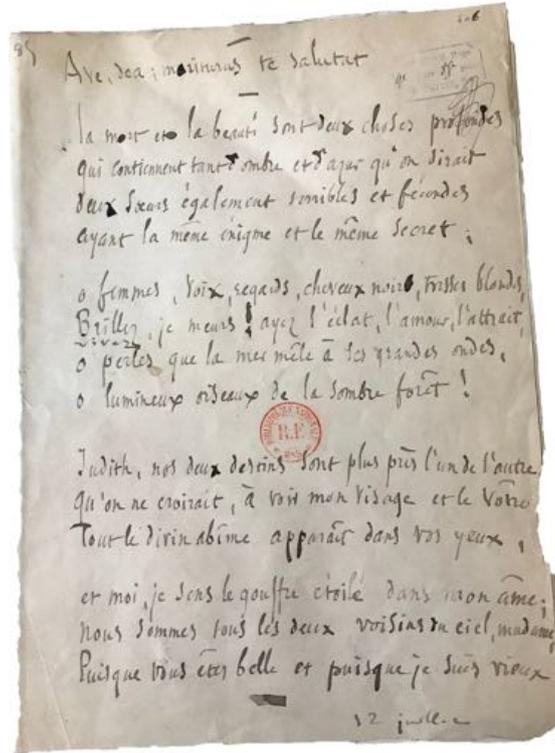
*Ô femmes, voix, regards, cheveux noirs, tresses blondes,
Vivez, je meurs ! Ayez l'éclat, l'amour, l'attrait,*

⁷ Blémont qui, en 1887, fera paraître chez Lemerre — l'éditeur du *Livre de jade* — un recueil intitulé *Poèmes de Chine*, dédié à Madame Édouard Lockroy, c'est-à-dire Alice Lockroy, née Lehaene, veuve de Charles Hugo et mère de Georges et Jeanne Hugo. Dans ce recueil se trouve un poème dédié à Judith Walter.

Ô perles que la mer mêle à ses grandes ondes,
Ô lumineux oiseaux de la sombre forêt !

Judith, nos deux destins sont plus près l'un de l'autre
Qu'on ne croirait, à voir mon visage et le vôtre ;
Tout le divin abîme apparaît dans vos yeux,

Et moi, je sens le gouffre étoilé dans mon âme ;
Nous sommes tous les deux voisins du ciel, madame,
Puisque vous êtes belle et puisque je suis vieux.



Bibliothèque nationale de France, Département des Manuscrits, NAF 24772

Deux ans plus tard, Hugo récidive, avec deux poèmes de prosodie semblables, des octosyllabes alternés avec des tétrasyllabes. Un poème daté du 4 avril [1874], d'abord :

À Madame J.

Âme, statue, esprit, Vénus,
Belle des belles,
Celui qui verrait vos pieds nus
Verrait des ailes.

À travers vos traits radieux
Luit l'espérance ;
Déesse, vous avez des dieux
La transparence.

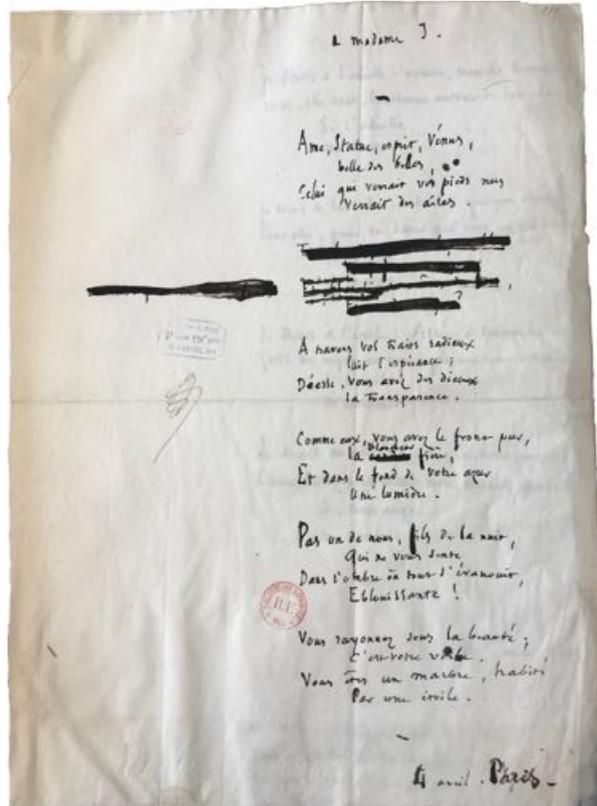
Comme eux, vous avez le front pur,
La blancheur fière,
Et dans le fond de votre azur
Une lumière.

Pas un de nous, fils de la nuit,
Qui ne vous sente
Dans l'ombre où tout s'évanouit,

Éblouissante !

*Vous rayonnez sous la beauté ;
C'est votre voile.
Vous êtes un marbre, habité
Par une étoile.*

4 avril. Paris.



Bibliothèque nationale de France, Département des Manuscrits, NAF 24781

Puis, daté du 5 avril [1874] :

Nivea non frigida

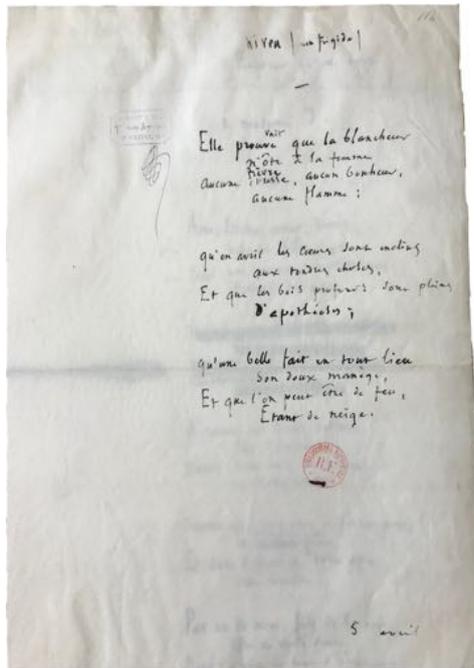
*Elle prouve que la blancheur
N'ôte à la femme
Aucune ivresse, aucun bonheur,
Aucune flamme ;*

*Qu'en avril les cœurs sont enclins
Aux tendres choses,
Et que les bois profonds sont pleins
D'apothéoses ;*

*Qu'une belle fait en tout lieu
Son doux manège
Et que l'on peut être de feu,
Étant de neige.*

Pour ces deux poèmes, nous transcrivons le texte des manuscrits conservés par la Bibliothèque nationale de France. On aura remarqué que le premier vers de la troisième strophe de « Nivea non frigida » diffère de la version qu'on trouve généralement : nous lisons bien, sans le moindre doute et sans rature — sans majuscule

non plus, mais nous la rétablissons —, « Qu'une belle fait en tout lieu », non « Qu'une femme fait en tout lieu ». Du reste, le titre de ce poème, dans le manuscrit, est composé de la sorte : « Nivea [barre verticale] non frigida [barre verticale] ». Le considérer comme devant se lire « Nivea non frigida », même si nous retenons cette lecture traditionnelle, ne nous semble pas aller de soi. Le manuscrit d'« À Madame J. », figurant sur la page numérotée 115 du volume NAF 24781 conservé par le Département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de France, comporte des ratures sous lesquelles il est encore possible de déchiffrer quelques mots. Après la première strophe s'en trouve une totalement barrée de larges traits d'encre, dont l'on peut proposer la lecture partielle suivante : « T[...] sous le ciel bleu / Vous font cortège / [...] vous êtes de feu, / Étant de neige ? » À gauche, au niveau du troisième vers de cette même strophe, se trouve d'autres mots barrés, vraisemblablement « Comment peut-on être de feu ». Si certains mots résistent à notre lecture ou permettent une hypothèse différente de celle que nous retenons dans ce document, il nous semble absolument clair que cette strophe se trouve à l'origine du poème « Nivea non frigida » daté du lendemain, qui en constitue le développement où se trouvent magistralement résolues les difficultés rencontrées lors de l'écriture de la deuxième strophe abandonnée d'« À Madame J. » Ces ratures avaient du reste été signalées, ainsi que ce qu'elles recouvrent, déjà, par l'édition de l'Imprimerie Nationale.



Bibliothèque nationale de France, Département des Manuscrits, NAF 24781

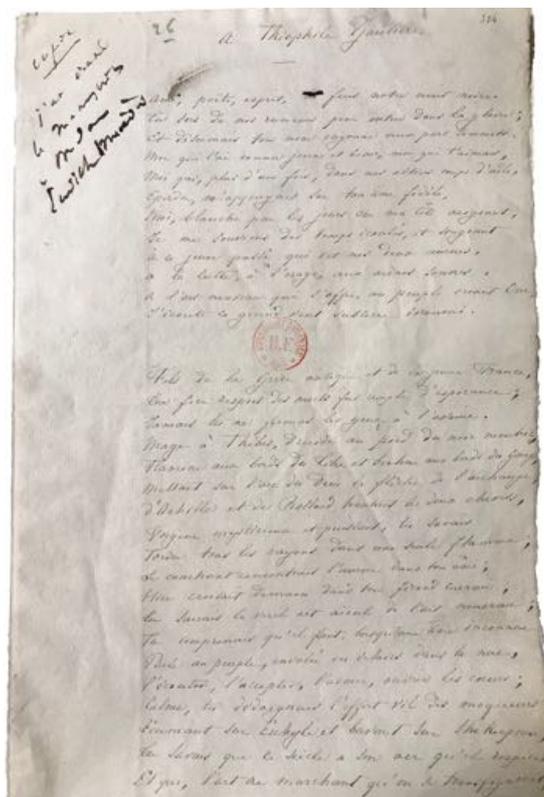
LE POÈME DE VICTOR HUGO POUR THÉOPHILE GAUTIER

C'est avec un autre chef-d'œuvre que Hugo célébrera la mémoire du père de Judith Gautier, dans l'inoubliable poème du *Tombeau*. Ce texte est trop long et ne présente pas de rapport assez direct avec nos deux exemplaires pour que nous le reproduisons intégralement ici. On peut toutefois souligner la remarquable unité sémantique des poèmes composés pour le père et la fille, qui se traduit par la présence, dans les deux textes, des termes suivants ou de leurs dérivés : aimer, âme, beau, ciel, éclat, étoile, fécond, gouffre, mourir, noir, ombre, onde, profond, sombre, vieux, vivre, yeux. Voici la dernière partie du poème d'hommage à Théophile Gautier, daté du jour des Morts de novembre 1872 à Hauteville House :

*Passons, car c'est la loi ; nul ne peut s'y soustraire ;
 Tout penche ; et ce grand siècle avec tous ses rayons
 Entre en cette ombre immense où, pâles, nous fuyons.
 Oh ! Quel farouche bruit font dans le crépuscule
 Les chênes qu'on abat pour le bûcher d'Hercule !
 Les chevaux de la Mort se mettent à hennir,
 Et sont joyeux, car l'âge éclatant va finir ;
 Ce siècle altier qui sut dompter le vent contraire
 Expire... — Ô Gautier, toi, leur égal et leur frère,
 Tu pars après Dumas, Lamartine et Musset.
 L'onde antique est tarie où l'on rajeunissait ;*

*Comme il n'est plus de Styx il n'est plus de Jouvence.
 Le dur faucheur avec sa large lame avance,
 Pensif et pas à pas vers le reste du blé ;
 C'est mon tour ; et la nuit emplit mon œil troublé
 Qui, devinant, hélas, l'avenir des colombes,
 Pleure sur des berceaux et sourit à des tombes.*

Le lecteur aura noté que c'est dans ce poème qu'André Malraux trouva le titre de ses entretiens avec le général de Gaulle. Ce n'est pas non plus par hasard que les deux dernières rimes — le couple colombes / tombes — se retrouvent former les deux premières du *Cimetière marin* de Valéry⁸.



Bibliothèque nationale de France, Département des Manuscrits, NAF 24772

« L'ONT-ILS FAIT ? »

(La lecture de cette partie est déconseillée aux mineurs non accompagnés.)

Notre expérience laisse penser qu'au cours de la plupart des discussions relatives à Victor Hugo et Judith Gautier se trouve évoquée la question de savoir *s'ils l'ont fait*. Dans l'état actuel de la recherche, nous n'en savons pas davantage les concernant — du moins sur cette question précise — qu'au sujet de Victor Hugo et Sarah Bernhardt, ou de Sophie Trébuchet et Victor Fanneau de Lahorie, la mère et le parrain du poète. À vrai dire, que savons-nous même de la relation de Sainte-Beuve et d'Adèle Hugo ? Pour des raisons différentes suivant les cas, peut-être devons-nous simplement accepter de ne devoir jamais connaître la réponse à ces questions. Catulle Mendès, à la différence du peintre Biard, n'a semble-t-il pas fait espionner son épouse — toute jalousie conjugale se fût du reste trouvée chez lui particulièrement déplacée —, ce qui prive peut-être la postérité d'un second procès-verbal de flagrant délit d'adultère impliquant l'auteur d'« À Madame la générale Lucotte ».

Par ailleurs, afin d'étudier cette question avec toute la rigueur scientifique requise, il conviendrait de préciser ce que désigne le pronom dans l'expression « L'ont-ils fait ? » La formulation laisse penser qu'il remplace un terme X pour lequel « faire X » constitue une relation symétrique, ce qui soulève des questions beaucoup

⁸ Pour la poésie de Victor Hugo à cette époque, et notamment les poèmes évoqués ci-dessus, nous renvoyons à la conférence de Jean-Marc Hovasse rappelée dans les références.

plus profondes qu'on ne pourrait le penser au premier abord, et que seuls se trouvent à même d'affronter avec quelque chance de succès un linguiste expert en pratiques sexuelles ou un sexologue particulièrement versé dans les théories linguistiques. Le lecteur dubitatif pourra se reporter, en guise d'introduction, à l'article de Quang Phuc Dong cité dans nos références. En particulier, soulignons que la question « Victor Hugo et Judith Gautier l'ont-ils fait » n'est pas équivalente à « Victor Hugo l'a-t-il fait à Judith Gautier », non plus qu'à « Judith Gautier l'a-t-elle fait à Victor Hugo ».

Il est vrai que, si l'on s'en tient à la version donnée par Raymond Escholier, nul doute ne subsiste plus depuis longtemps. Dans *Un amant de génie : Victor Hugo*, il écrivait sans trembler : « j'apporte aujourd'hui la preuve que la sculpturale Judith, “sous le masque de Ruy Blas”, fit au vieil Hugo l'offrande de son corps jeune et splendide. » Cette mention de Ruy Blas trouve son explication dans un billet alors inédit qu'Escholier semble dater, pour des raisons que nous ignorons, du 11 juillet 1872, et conservé aujourd'hui à la Maison de Victor Hugo. Voici ce qu'en dit Escholier, immédiatement après avoir transcrit le poème *Ave, Dea* : « Cet amour qui datait de loin, il est probable qu'il eut sa consécration le 11 juillet 1872, la veille même du jour où Hugo écrivit ce sonnet sublime, tout ensemble cri d'adoration et pathétique adieu du vieil amant à sa trop jeune amante (il avait soixante-dix ans ; elle en avait tout juste vingt-deux ! [Il s'agit d'une erreur. Judith Gautier était née en 1845.]). Grâce à l'amitié de Jean Hugo, je puis publier ici la pièce essentielle de ce roman d'amour. Ce jour là, Judith, qui adorait se travestir (elle fut un splendide Roméo : des photos que j'ai vues l'attestent), ce jour de juillet 1872, Judith s'est transformée en Ruy Blas, cette fois pour répondre à l'appel passionné de son Maître :

"Mon Maître
Sous vos pieds dans l'ombre un homme est là.
Il attend. — J'ai réfléchi et je suis décidée.
Merci.
Judith M.
Est-ce la fleur bleue d'Allemagne ?"
[Nous avons choisi de transcrire le texte sur l'original.]

Et c'est ainsi qu'est né le merveilleux sonnet : *Ave, Dea*. » Comme l'aurait dit Tommy Cooper : « Just like that! » Ajoutons tout de même que, en dépit de l'absence de preuve, ce billet faisant mention de la fleur bleue que Ruy Blas apporte à la reine Marie de Neubourg et qui traduit — et révèle — son amour semble susceptible de faire naître quelques doutes même dans l'esprit du plus zélé des partisans de la thèse selon laquelle Victor Hugo et Judith Gautier *ne l'ont pas fait*, quel que soit le sens du « O » que fait figurer Hugo dans la mention de son trajet vespéral du 4 mars en compagnie de Judith Gautier jusque chez lui pour récupérer des vers de *l'Année terrible* — c'est un autre élément important, mais dont le sens reste obscur, même s'il semble acquis qu'il témoigne que quelque chose qu'il convient de désigner de façon codée s'est déroulée entre Hugo et une personne du sexe complémentaire.

Ce qui est certain, c'est que, les carnets de Victor Hugo le prouvent, les relations de ce dernier avec Judith Gautier ont été particulièrement suivies durant l'été 1872, avant le départ du poète pour un long séjour à Guernesey. Les 1^{er} et 4 août, le nom de l'auteur du *Livre de jade* se trouve suivi de deux traits parallèles horizontaux (que nous transcrivons ci-dessous par le signe =), notation dont l'association à des noms féminins — notamment, à cette époque, des actrices venues solliciter des rôles — est certes évocatrice (et d'aucuns, il y a longtemps déjà, ont considéré comme acquis qu'ils témoignaient d'actes sexuels) mais dont le sens précis ne peut faire l'objet que de spéculations. On peut encore verser au dossier cette notation du 4 août 1872 : « M^{me} Judith Mendès = et Grimace. Elle m'a dit : l'archange St Michel, c'est vous. Grimace a fait le bonheur des deux petits. » Qui pourrait dire à cette heure ce que firent les adultes et ce qui justifiait cet éloge ?

Nous ignorons la date à laquelle Judith Gautier adresse à Victor Hugo un poème de Saadi — la transcription de l'original, dans la partie supérieure de la page, semble bien de sa main, ou du moins d'une main malhabile —, dont l'interprétation laisse relativement peu de place à l'imagination et qu'elle traduit ainsi :

« Je suis avec toi et ne puis arriver à toi.
Comme, dans le désert, le chameau haletant de soif, dont toute la charge est de l'eau.
Saadi (Bustan) »⁹

⁹ Ce document, reproduit par Escholier qui en avait reçu la communication de Jean Hugo, se trouve désormais à la Maison de Victor Hugo.

juillet 1872

Mon Maître

son vos pieds dans l'ombre
un horizon est là
il attend. — j'ai réfléchi
et je suis décidée

merci
Judith M.

est ce la fleur fleur
d'Allemagne ?

Maison de Victor Hugo, Paris

C'est seulement le 28 novembre 1875 que Juliette découvre *Ave, Dea* — avec plus de trois ans de retard donc, un peu moins tout de même que le délai nécessaire à ce qu'elle prît connaissance de la liaison de Victor Hugo et Léonie Biard. Elle écrit à Hugo : « Je te dirai que j'ai lu cette nuit... dans le *Réveil* (nom de circonstance) ton portrait très bien fait, ma foi, et très ressemblant par M. Buffenoir, enjolivé (mot de circonstance encore) par le sonnet à Judith Mendès que je connaissais de réputation non de *visu* ni d'*auditu* et je l'ai admiré autant à moi seule que tous ceux qui l'ont lu. *Ave, Deo*, votre très humble adoratrice vous bénit même dans vos infidélités. » Le 26 décembre 1879, le ton a changé : « je vais m'occuper de faire prévenir Catulle Mendès qu'il ait à s'abstenir de venir ce soir à cause de la présence de sa femme ici. Du reste, c'est bien à mon cœur défendant que je me résigne à la recevoir. J'espère que tu ne m'en feras pas repentir et que tu m'épargneras tout ce qui peut me rappeler un passé que je déteste. De mon côté je te promets de garder vis-à-vis d'elle l'apparence d'une parfaite politesse, rien de plus rien de moins »¹⁰.

Le ton a bien changé depuis la première visite à Victor Hugo de Catulle Mendès et Judith à Bruxelles, après laquelle Juliette écrivait, le 3 octobre 1869 : « Ils sont charmants, ces jeunes gens, mais un peu trop englués de wagnérisme. Malheureusement leur enthousiasme à triples-croches n'est pas communicatif pour ceux qui ignorent la musique de ce favori royal. Je crains qu'ils n'aient fini par s'apercevoir de ton indifférence à ce sujet et de la fatigue du reste de l'auditoire. Mais, cela à part, et même avec cela, ils n'en restent pas moins sympathiques. »¹¹ Ce jugement de Juliette illustre que, s'il était naturel — et en quelque sorte héréditaire — que Judith Gautier admirât Victor Hugo, elle professait également une inconditionnelle admiration pour l'auteur de *Tannhäuser*, qu'elle aurait inspiré pour les personnages de Kundry et des filles-fleurs de *Parsifal*. Ce qui est certain, c'est qu'elle recevra une brûlante correspondance de Wagner, mais c'est une autre histoire, et le sujet d'autres études destinées à déterminer *s'ils l'ont fait*. Quoi qu'il en soit, pour reprendre les mots de Jean-Marc Hovasse, cette double relation confère à Judith Gautier le remarquable statut de « trait d'union entre les deux grands génies du siècle ».

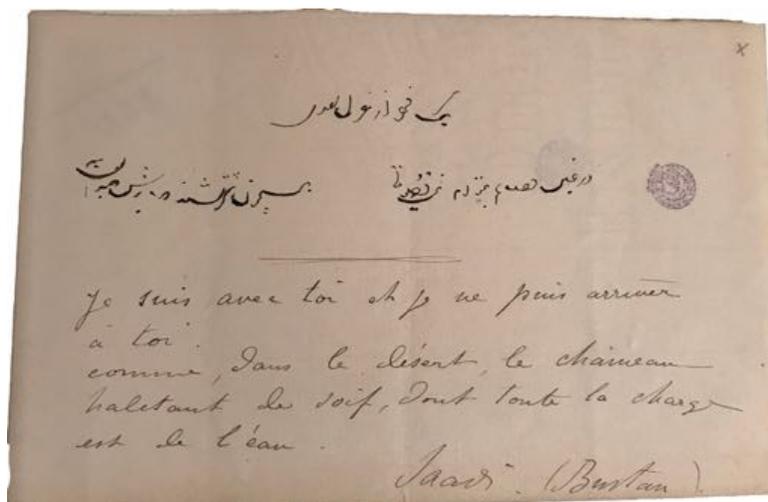
¹⁰ Lettre citée par Raymond Escholier, *Un amant de génie : Victor Hugo*, page 506, le document lui ayant alors été communiqué par Madame Icart ; elle se trouve désormais à la BnF, dans le recueil NAF 16400, lettre 314. Nous suivons la transcription effectuée par Apolline Ponthieux assistée de Florence Naugrette, disponible sur le site juliettedrouet.org.

¹¹ Bibliothèque nationale de France, Département des Manuscrits, Recueil NAF 16390, feuillet 252. Transcription de Jeanne Stranart assistée de Florence Naugrette.

En 1880, Juliette découvre dans le courrier de Victor Hugo une lettre de Charavay sollicitant l'autorisation de reproduire le sonnet de 1872 dans un album de luxe, et laisse de nouveau cours à ses reproches : « Le sublime misérable qui a écrit cela et celle à qui il l'a adressé se portent à merveille, car rien n'engraisse et n'entretient le corps et l'âme comme la trahison. Le mal n'est que pour les imbéciles d'amour et de bonne foi. Ce qui explique pourquoi je suis si malade de corps, d'esprit et de cœur ce matin »¹².

Du reste, Juliette Drouet n'écrivait-elle pas : « pour moi, l'infidélité ne commence pas à l'action seulement ; je la regarde comme déjà confirmée par le seul fait du désir » ? (Le fameux « Aimer, c'est agir » pourrait curieusement répondre à cette assertion.) Dans l'acception de Juliette, la seule correspondance entre les poètes d'*Ave, Dea* et du *Livre de jade* suffirait donc à les considérer comme infidèles, à l'égard respectif de Juliette Drouet (fidèle à Hugo) et Catulle Mendès (infidèle à Judith) ; mais cela permettrait-il de les considérer comme amants, terme dont, à notre connaissance, Madame Juju (Juliette, pas Judith) n'a pas livré sa définition ?

Finalement, quelle importance ? La sexualité de Victor Hugo a déjà donné lieu à suffisamment d'hypothèses pour que nous préférions admettre notre ignorance plutôt que de faire tourner les tables afin d'imaginer les entrevues du poète avec sa déesse de feu et de neige, ce qu'ils se sont dit, ce qu'ils ne se sont pas dit, ce qu'ils ont fait ensemble, ou l'un à l'autre, ou l'inverse, et nous perdre en conjectures farfelues quant à la signification de certains termes et abréviations utilisés par Hugo dans ses carnets, où il nous semble peu probable qu'il ait tout noté. Il devait notamment se prémunir contre la jalousie de Juliette, que les notations en langues étrangères — qui s'ajoutaient à des ruses dont Henri Guillemin donne des exemples parfois cocasses — n'empêchèrent pas, en 1878, de découvrir la liaison du poète avec Blanche Lanvin à partir de carnets du poète des années 1872 et 1873.



Maison de Victor Hugo, Paris

RARETÉ DES ENVOIS DE VICTOR HUGO À JUDITH GAUTIER

Les livres portant un envoi à Judith Gautier sont peu courants, il s'agit déjà en soi d'une provenance remarquable. Parmi les envois à Judith Gautier, ceux de Victor Hugo sont bien sûr particulièrement importants et dignes de susciter l'intérêt le plus vif des bibliophiles. Pourtant, aucun envoi de Victor Hugo à Judith Gautier ne figure aux catalogues de vente des grandes collections privées de littérature française dans lesquelles Victor Hugo est particulièrement bien représenté, y compris ceux des ventes Claretie, Lang, Barthou, Lucien-Graux, Villebœuf, Duché, Sickles et Zoummeroff. Éric Bertin, l'auteur de la récente bibliographie hugolienne qui fait déjà référence et corrige de nombreuses erreurs de ses devanciers, nous a communiqué la liste des envois de Victor Hugo à Judith Gautier dont il a connaissance : elle comporte désormais sept entrées, notre exemplaire n'y trouvant place que sur notre indication relative à son existence. C'est pourtant, des sept exemplaires que nous connaissons donc désormais, celui qui nous semble le plus important, pour des raisons qui devraient être claires après la lecture de cette notice, même si rien dans l'envoi ne saurait sans offenser les convenances refléter clairement la cour pressante dont faisait l'objet la

¹² Lettre citée par Raymond Escholier, *Un amant de génie : Victor Hugo*, page 507.

femme mariée dont le ménage sombrait et dont la santé du père se dégradait de façon dramatique. Pour référence, nous indiquons brièvement la chronologie de ces envois : le premier dont nous ayons connaissance est porté sur *l'Homme qui rit*, en 1869 donc. Il est attesté notamment par la correspondance, et embrasse vraisemblablement dans sa formulation aussi bien Judith Gautier que Catulle Mendès. Le deuxième est celui que nous présentons, sur *l'Année terrible*. Le troisième figure sur *Mes Fils*, en 1874, tout comme le quatrième, sur *Quatrevingt-treize*. L'année suivante voit un cinquième envoi, sur *Pour un Soldat*, et l'année 1878 un sixième sur *le Pape*. En 1881, enfin, Hugo offre un exemplaire avec envoi des *Quatre Vents de l'esprit* à Judith Gautier. Nous n'avons pu consulter que trois de ces sept envois, sur *l'Année terrible*, *Mes Fils* et *Pour un Soldat*. La localisation des quatre autres — et d'éventuels envois supplémentaires — nous est inconnue à l'heure de la rédaction de cette note.

RARETÉ DES EXEMPLAIRES AVEC ENVOI DE *L'ANNÉE TERRIBLE* DE PROVENANCE REMARQUABLE

À la rareté des envois de Victor Hugo à Judith Gautier s'ajoute celle des exemplaires avec envoi de *l'Année terrible* de provenance remarquable, ce que permet d'observer la consultation des catalogues des grandes collections mentionnées ci-dessus — la situation politique actuelle ne nous permet toutefois pas d'effectuer les recherches que nous souhaitions reprendre afin de donner une liste exhaustive, que nous rédigerons donc plus tard. Soulignons simplement qu'au catalogue de la vente Duché, dans lequel il est naturel de rechercher un exemplaire de l'édition originale portant un envoi à Juliette Drouet, dont nous n'avons trouvé mention nulle part, figurent par exemple quatre exemplaires de *l'Année terrible*, dont trois exemplaires d'éditions illustrées de 1873 et 1874. Ces trois exemplaires portent tous un envoi. Seul l'exemplaire de l'édition originale en est exempt.

CORRESPONDANCE ET DOCUMENTS DIVERS, CLASSÉS PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE

- 25 mai 1867. Annonce du *Livre de jade* dans la *Bibliographie de la France*.

- 9 juin 1867. Victor Hugo à Auguste Vacquerie :

« H.-H., dim. 9 juin. Mon admirable ami, je ne sais que vous dire. Vous êtes en plein rhumatisme et vous ne plantez pas là *Hernani* ! Quel courage, et quelle bonté ! En regard de votre amitié, il y a de la haine. Mais si acharnée qu'elle soit, elle ne fait pas contrepoids. Je crois à la parfaite mauvaise volonté du gouvernement pour *Hernani*, mais *Tenero duce et auspice tenero*, c'est-à-dire : vous étant là, je me fiche de Bonaparte. Je n'ai pas encore *le Livre de jade*, remerciez, en attendant, madame Catulle Mendès pour son gracieux et charmant envoi. J'ai foi en mes acteurs, dites-le leur, comme vous savez tout dire, et bon courage à tous. Je suis toujours, et sans rouille, HIERRO. Je suis ravi de m'appeler si bien en chinois. C'est encore *Hierro*. » (Bibliothèque Nationale, dans le volume NAF 24801, feuillets 452-453. Victor Hugo, *Correspondance*, Albin Michel, 1952, tome III, page 46. Peut-être la dernière phrase constitue-t-elle un jeu de mots sur l'homophonie hierro / hiéro.)

- 16 juin 1867. Victor Hugo à Judith Gautier :

« Madame, J'ai votre livre, et sur la première page, je vois mon nom écrit par vous, et devenu hiéroglyphe lumineux comme sous la main d'une déesse. *Le Livre de jade* est une œuvre exquise, et laissez-moi vous dire que je vois la France dans cette Chine, et votre albâtre dans cette porcelaine. Vous êtes fille de poète et femme de poète, fille de roi et femme de roi, et reine vous-même. Plus que Reine, Muse. Votre aurore sourit à mes ténèbres. Merci, madame, et je baise vos pieds. Victor Hugo » (Ancienne collection Louis Barthou. Victor Hugo, *Correspondance*, Albin Michel, 1952, tome III, page 48.)

- 2 mai 1868. Victor Hugo à son fils François-Victor :

« [...] Th. Gautier a écrit huit pages magnifiques sur *la Légende des siècles*. Les as-tu lues ? Qu'est-ce que c'est donc que cette punaise qui s'appelle Francis Magnard ? [...] » (Victor Hugo, *Correspondance*, Albin Michel, 1952, tome III, page 119. Dans *le Figaro* du 1^{er} mai 1868, Francis Magnard avait reproduit le texte de la lettre de Hugo à Judith Gautier du 16 juin 1867 en l'accompagnant de commentaires ironiques

insultants.)

- 4 août 1869. Victor Hugo à Judith Gautier :

« Madame, J'ai lu votre *Dragon impérial*. Quel art puissant et gracieux que le vôtre ! Cette poésie de l'extrême orient, vous en avez l'âme en vous, et vous en mettez le souffle dans vos livres. Aller en Chine, c'est presque aller dans la lune. Vous nous faites faire ce voyage sidéral. On vous suit avec extase et vous fuyez dans le bleu profond du rêve, ailée et étoilée. Victor Hugo Je pars dans une heure pour Bruxelles » (Ancienne collection Louis Barthou. Victor Hugo, *Correspondance*, Albin Michel, 1952, tome III, page 213.)

- 1^{er} janvier 1872. Visite de Judith Gautier à Victor Hugo pour le Nouvel An, peut-être accompagnée.

- 6 janvier 1872. Mariage français de Tin-Tun-Ling.

- 19 février 1872. Reprise de *Ruy Blas* au Théâtre de l'Odéon, en présence de Gautier, et probablement de Mendès et Judith. (Lettre de Mallarmé à Mendès, « lundi matin [19 février 1872] » : « [...] À ce soir. [...] Nous causerons ce soir, (où êtes-vous placé ? moi, aux musiciens,) [...] ». Stéphane Mallarmé, *Correspondance*, édition établie, présentée et annotée par Bertrand Marchal, ouvrage publié sous la direction de Jean-Yves Tadié, Gallimard, 2019, lettre 261, page 292.)

- 24 février 1872. Hugo : « Paul Meurice est venu. Je lui ai remis pour Claye le manuscrit de *l'Année terrible* jusqu'à décembre inclusivement. »

- 1^{er} mars 1872. Naissance d'Huguette, deuxième enfant de Catulle Mendès et Augusta Holmès.

- 1^{er} mars 1872. Victor Hugo à Théophile Gautier, qui venait de publier un article sur *Ruy Blas* dans la *Gazette de Paris* du 28 février 1872 :

« [...] Ruy Blas salue le capitaine Fracasse, et vous prie de me faire la grâce de dîner avec moi lundi 4 mars. J'espère un bon *oui*. Nous vous attendrons à 7 heures, 55 rue Pigalle. Je veux vous remercier, cher grand poète, par mon plus tendre serrement de main. » (Victor Hugo, *Correspondance*, Albin Michel, 1952, tome III, page 306.)

- 2 mars 1872. Victor Hugo (cité par Raymond Escholier, *Un amant de génie, Victor Hugo*, page 492) : « J'ai été voir M^{me} Judith Mendès et l'ai invitée à dîner pour lundi 4 mars ».

- 2 mars 1872. Dernier dîner des Vilains Bonshommes auquel prend part Arthur Rimbaud, lequel assène à Étienne Carjat un coup avec la canne-épée d'Albert Mérat. Mérat ne figurera pas sur *Un coin de table*.

- [Probablement dimanche 3 mars 1872]. Mendès à Flaubert (Chantilly, C 502 *quater*, f. 149-150) :

« Dimanche

Mon cher Maître,

Vous verrez aujourd'hui Théophile Gautier ? Vous pourriez me rendre un vrai service. Voici ce dont il s'agit. — Victor Hugo est venu hier nous inviter à dîner. — pour demain lundi —. Naturellement nous avons grande envie d'aller dîner chez Victor Hugo. Mais Gautier, précisément, est attendu ce jour-là. À aucun prix et sous n'importe quel prétexte je ne voudrais désobliger un homme que j'admire — et si ma présence chez Hugo pouvait le fâcher en rien, je me hâterais de rester chez moi. — Voulez-vous consulter Gautier sur ce point ? Vous seriez cent fois bon. — Merci de tout mon cœur.

Votre Catulle Mendès

Ma femme vous embrasse.

[Post-scriptum de la main de Flaubert, à destination de Gautier :]

Mon cher vieux Théo,

Voici une lettre à laquelle je ne puis répondre pertinemment.

Fais-moi le plaisir de m'éclairer.

Dis-moi *oui* ou *non*.

À toi ton G^{ve} Flaubert »

- 4 mars 1872. Victor Hugo (cité par Raymond Escholier, *Un amant de génie, Victor Hugo*, pages 492-493) : « M^{me} Judith Mendès, fille de Th. Gautier, son mari et sa mère, M^{me} Ernesta Grisi, et Robelin, ont dîné avec nous. Après le dîner, je suis allé avec M^{me} Judith, O, chercher chez moi des vers de *l'Année terrible* pour les leur lire ».
- 24 mars 1872. Journal des Goncourt, à propos de Victor Hugo : « Il disait à Judith ces jours-ci, dans une visite où il se sauve de chez lui : "Si nous conspirions un peu, pour faire revenir les Napoléon... Alors, n'est-ce pas ? Nous nous retrouverions là-bas... Nous irions à Jersey... Nous travaillerions ensemble..." »
- 7 avril 1872. Entrée de Blanche Lanvin au service de Victor Hugo, qui ne tardera pas à la courtiser et *hacer quicquid amplius uolebat with her*, la désignant souvent dans ses notes comme « Alba », surnom qu'Escholier considère comme désignant probablement parfois Judith Gautier.
- 9 avril 1872. Hugo : « J'ai envoyé ce matin à l'imprimerie la fin du manuscrit de *l'Année terrible*. »
- 15 avril 1872. Hugo : « J'ai envoyé les derniers *bons à tirer* de *l'Année terrible* aujourd'hui 15 avril 1872. »
- 17 avril 1872. Hugo : « J'ai donné le dernier bon à tirer de *l'Année terrible*. » Premier numéro de *la Renaissance littéraire et artistique*. Directeur-gérant : Jean Aicard, qui signe le premier article, « Salon de 1872 » — à ce Salon figure *Un coin de table*, sur lequel Aicard se trouve représenté. Page 4, un sonnet par Pierre Elzéar, autre personnage d'*Un coin de table* et futur avocat de Tin-Tun-Ling. Son titre : « Alba »... Pages 4-5 : critique de *l'Année terrible* par Léon Valade, encore un personnage d'*Un coin de table*, dont le personnage central, Émile Blémont (qui fera don du tableau au Louvre en 1910), sera rédacteur en chef de la revue à partir du 25 mai 1872.
- 19 avril 1872. Hugo : « La plupart des journaux contiennent des extraits de *l'Année terrible* qui paraît demain. »
- 20 avril 1872. Hugo : « *L'Année terrible* a paru ce matin. À midi, les 1600 exemplaires déposés chez Michel Lévy étaient vendus. Meurice est allé en hâte chez Claye pour faire faire un nouveau tirage. »



Musée d'Orsay

- 22 avril 1872. Hugo : « Les exemplaires de *l'Année terrible* sont enlevés sitôt mis en vente. On en manque. »
- 27 avril 1872. Annonce de *l'Année terrible* dans la *Bibliographie de la France*.
- 15 mai 1872. Mariage d'Émile Bergerat et Estelle Gautier.
- 15 mai 1872. Victor Hugo à Théophile Gautier :

« Pendant que vous mariez votre fille [Estelle Gautier] avec un poète [Émile Bergerat], je marie un journal avec le peuple. [...] De là mon absence de cette douce fête où je voudrais être. Vous me la rendrez cette fête, n'est-ce pas ? Choisissez le jour que vous voudrez (dimanche excepté) et faites-moi la grâce de venir *tous les trois* dîner avec moi (rue Pigalle, 55. 7h.) Je serai charmé de dire au jeune et gracieux couple combien je l'aime de vous rendre heureux. » (Victor Hugo, *Correspondance*, Albin Michel, 1952, tome III, page 315.)

- 23 juin 1872. Carnet NAF 28981 :

« M^{me} Judith Mendès. Nous avons parlé de son père qui est malade et travaille pour vivre. Je lui ai offert de prendre Théophile Gautier avec moi, chez moi à Hauteville House, et d'être son hôte, son garde-malade et son frère, jusqu'à la fin de lui ou de moi. — Son entourage, m'a-t-elle dit, l'empêcherait d'accepter ! »

- 24 juin 1872. Carnet NAF 28981 :

« M^{me} Judith Mendès m'a envoyé un très beau bouquet que j'ai envoyé à Alice. [...] J'ai écrit à Jules Simon pour Théophile Gautier. [...] Nous dînerons seul, et irons après dîner voir la Part du Roi de Catulle Mendès au Théâtre Français [...] Nous avons vu le dernier acte des Femmes savantes [...], la Part du Roi qui est une très jolie chose, et le Mariage forcé. [...] Visites dans notre loge. Deschanel (ami douteux ?) M. et M^{me} Catulle Mendès ; M^{me} Judith Mendès avait vu Jules Simon et en était fort blessée. Il paraît que Jules Simon ne sait pas ce que c'est que Théophile Gautier. »

- 24 juin 1872. Victor Hugo à Jules Simon :

« Mon cher Jules Simon, C'est au ministre et au confrère que j'écris ; au confrère, parce qu'il s'agit d'un poète, au ministre, parce qu'il s'agit d'une bonne action à faire au nom de l'état. Théophile Gautier est un des hommes qui honorent notre pays et notre temps ; il est au premier rang comme poète, comme critique, comme artiste, comme écrivain. Sa renommée fait partie de la gloire française. Eh bien, à cette heure, Théophile Gautier lutte à la fois contre la maladie et contre la détresse. Accablé des tortures d'une affection chronique inexorable, il est forcé, à travers la souffrance et presque l'agonie, de travailler pour vivre. J'en ai dit assez, n'est-ce pas, pour un cœur tel que le vôtre ? Théophile Gautier a une famille nombreuse qu'il soutient et pour laquelle il épuise ses dernières forces. Je vous demande, au nom de l'honneur littéraire de notre pays, de lui venir en aide avec cette promptitude qui double le bien qu'on fait, et d'attribuer à Théophile Gautier la plus forte indemnité annuelle dont vous puissiez disposer. Ce que vous ferez pour Théophile Gautier, vous le ferez pour nous tous ; vous le ferez pour vous-même ; et tous, d'avance nous vous remercions. Cher confrère et cher ami, je compte sur votre fraternité littéraire, et je vous serre la main. » (Victor Hugo, *Correspondance*, Albin Michel, 1952, tome III, page 318.)

- 26 juin 1872. Carnet NAF 28981 :

« J'ai reçu une lettre de Jules Simon, m'annonçant qu'il a rendu à Théophile Gautier sa pension de 3000 f et que sur ma demande, il lui alloue immédiatement un supplément de 3000 f. J'ai envoyé la lettre par M^{me} Judith Mendès à Gautier qui est très content et a dit à sa fille : dis à Victor Hugo qu'il me sauve. — M^{me} Judith Mendès est venue passer la soirée avec nous. »

- 29 juin 1872. Carnet NAF 28981 :

« Je suis allé 10, place de la Madeleine, voir M^{me} Jules Simon, pour Théophile Gautier [...]. »

- 4 juillet 1872. Carnet NAF 28981 :

« Nous avons eu à dîner Louis Blanc, M. et M^{me} Catulle Mendès, M^{me} Ernesta Grisi, M. G[...], Ad. Pelleport. »

- 10 juillet 1872. Carnet NAF 28981 :

« Nous avons eu à dîner Théophile Gautier et sa fille, M^{me} Judith Mendès, Henri de Lacretelle, le docteur Marchal de Calvi, et Émile Allix. »

- 12 juillet 1872. Carnet NAF 28981 :

« Th. Gautier, au dîner d'avant-hier, m'a paru mieux qu'au dîner de Ruy Blas. Il y avait là deux médecins, Marchal de Calvi et Émile Allix, qui l'ont ausculté. Le mieux momentané ne les empêche pas d'être très inquiets. »

- 12 juillet 1872. Jour dont est daté le manuscrit du poème *Ave, Dea ; Moriturus te salutat*.

- Sans date, peut-être juillet 1872. Judith Gautier à Victor Hugo :

« Mon Maître
Sous vos pieds dans l'ombre un homme est là.
Il attend. — J'ai réfléchi et je suis décidée.
Merci.
Judith M.
Est-ce la fleur bleue d'Allemagne ? »

- 15 juillet 1872. Carnet NAF 28981 :

« Après le dîner M^{me} Judith Mendès, et Tin, le poète chinois, M^{me} Paul Verlaine et sa mère, M^{me} de [?], M. et M^{me} Hippolyte Lucas, MM. d'Hervilly, Léon Valade, Burty, Flameng. »

- 16 juillet 1872. Carnet NAF 28981 :

« Envoyé le sonnet Ave, Dea ; Moriturus te salutat. »

- 17 juillet 1872. Carnet NAF 28981 :

« M^{me} Judith Mendès — »

- 22 juillet 1872. Carnet NAF 28981 :

« Nous avons eu à dîner M. et M^{me} d'Alton et André, M. Paul de St Victor, M. Frédéric Morin et Émile Allix. — Après le dîner M. et M^{me} Judith Mendès — et beaucoup de monde. — »

- 27 juillet 1872. Publication d'*Ave, Dea ; Moriturus te salutat* dans *La Renaissance littéraire et artistique*.

- 29 juillet 1872. Carnet NAF 28981 :

« Les journaux publient mon sonnet à M^{me} Judith Mendès. »

- 30 juillet 1872. Carnet NAF 28981 :

« J'ai pris une calèche et, toute la maisonnée étant en pique-nique à St-Germain, j'ai emmené moi, les deux petits aux Champs-Élysées. J'ai fait deux tentatives de visites, une à M^{me} Ratazzi, qui venait de sortir, l'autre à M^{me} Judith Mendès qui allait rentrer. [...] M^{me} Judith Mendès est venue me voir avec Grimace. Grimace est sa chienne. Cette chienne joue du piano, se couche quand on dit Ponsard et se lève quand on dit Victor Hugo. »

- 1^{er} août 1872. Carnet NAF 28981 :

« Cadeau à JJ [Juliette Drouet]. Un pupitre en laque de Chine. [...] Après le dîner, M^{me} Judith Mendès = M^{me} Duverdier. »

- 4 août 1872. Carnet NAF 28981 :

« M^{me} Judith Mendès = et Grimace. Elle m'a dit : l'archange St Michel, c'est vous. Grimace a fait le bonheur des deux petits. »

- 6 août 1872. Carnet NAF 28981 :

« Je suis allé rue du Bac chez Andriveau-Goujon acheter des cartes de la Vendée pour mon livre 93. Cartes

— 25 f. De là, avenue Impératrice, 16, chez M^{me} Ratazzi, qui est partie, et 4, cité Trévise, chez M^{me} Judith Mendès que j'ai trouvée. Elle cache chez elle un pauvre fugitif de la Commune (qui s'appelle Marrast). Son père, Théophile Gautier, est bien malade. J'ai dit à M^{me} Mendès de me l'amener à Hauteville House. Il sera chez lui et pourra y vivre et y mourir. Elle accepte, si la mer y consent. (Car il paraît que la traversée pourrait être très pénible à Théophile Gautier.) »

- 7 août 1872. Carnet NAF 13474 :

« J'ai été rue du Bac chez Andriveau-Goujon acheter des cartes de la Vendée pour 93 — 25 f. — De là chez M^{me} Ratazzi, avenue Impératrice, 16 (partie), et chez M^{me} Judith Mendès, cité Trévise, 4. Je l'ai trouvée. Elle cache un pauvre Communeux fugitif appelé Marrast. Son père, Théophile Gautier, est bien malade. Je lui ai dit de me l'amener à Hauteville House. Il sera le maître du logis, et je serai son frère. »

- 12 août 1872. Victor Hugo à Judith Gautier :

« Me voici, Madame, à Guernesey au prix de deux tempêtes qui me faisaient l'honneur de m'attendre, l'une à Granville et l'autre à Jersey. Notre petit Family-Hotel d'en face subsiste encore et vous attend. Ma chambre du rez-de-chaussée se remplirait de gloire si mon cher Théophile Gautier venait l'habiter. Dites-le lui, à votre admirable père, et permettez-moi, en vous espérant, de baiser les étoiles que vous avez aux talons. » (Ancienne collection Louis Barthou. Victor Hugo, *Correspondance*, Albin Michel, 1952, tome III, page 320.)

- 13 août 1872. Carnet NAF 28981 :

« J'ai écrit à M^{me} d'Alton Shée, à M^{me} Judith Mendès, à Rothschild. »

- Sans date, cachet postal du 24 août 1872. Judith Gautier à Victor Hugo :

[Enveloppe : « Monsieur / Victor Hugo / à Guernesay [*sic*] ».]

« Maître, J'avais prévu ces vilaines tempêtes, vous vous en souvenez ? Aussi j'étais très inquiète, d'autant plus qu'au Rappel, où j'ai été, on n'avait aucune nouvelle de vous. Pourtant il n'y avait pas de danger, vous me l'aviez dit, les éléments ne sont pas si bêtes que les hommes. Mon père est toujours souffrant, il a été bien heureux de ce que vous me dites pour lui. Son plus grand désir serait d'être auprès de vous, mais hélas ! il ne peut pas se déplacer pour le moment. Moi, si je puis quitter Paris, c'est à Guernesay [*sic*] que j'irai, et je n'avais pas besoin des étoiles dont vous ornez mes talons pour éperonner l'impatience que j'ai de vous revoir.

Judith M.

Rappelez-moi je vous prie au souvenir de Madame Drouet et de Madame Charles Hugo. — Voici l'article de Monsieur Mendès sur l'année terrible traduit par un journal allemand. — »
(Maison de Victor Hugo)

- 10 septembre 1872. Victor Hugo à Judith Gautier :

« Soyez charmante autant que vous êtes belle, et bonne autant que vous êtes divine, et venez voir le solitaire. Les astres me rendent parfois visite, et leur rayon entre chez moi ; faites comme eux. Deux ans d'absence ont délabré ma mesure, et je n'ose vous y offrir un affreux coin ; mais en face de Hauteville-House il y a un petit Family-Hotel où M. et Mme d'Alton Shée (qui sont venus, eux !) ont deux chambres pour 20 francs par semaine. Ils sont chez moi toute la journée, déjeunent et dînent chez moi, et n'ont que la rue à enjamber. Laissez-vous tenter. Si vous ne pouvez venir avec votre père, venez avec votre mari ; s'ils ne peuvent ni l'un ni l'autre, venez seule. Je serais bien heureux de serrer leur main, et de baiser vos pieds, madame. V.H. » (Ancienne collection Louis Barthou. *Correspondance*, Albin Michel, 1952, tome III, page 322.)

- Sans date. Judith Gautier à Victor Hugo :

« Maître, si j'ai tardé si longtemps à vous répondre c'était à cause d'une espérance tenace que j'ai bien de la peine à abandonner. Nous croyons chaque jour pouvoir partir et chaque jour quelque chose vient nous retarder. Mais ce qui nous a surtout empêché de quitter Paris c'est un accident arrivé chez mon père, une de ses sœurs a été frappée d'apoplexie. Elle restera probablement paralysée de tout un côté. Nous craignons

beaucoup pour papa l'émotion que lui causerait un malheur possible. On lui cache soigneusement la vérité, il croit que sa sœur souffre d'un rhumatisme. Quant à lui il va beaucoup mieux. On le soigne très bien à présent et nous espérons qu'il se guérira tout à fait. Je crois que je dois me résigner, n'est-ce pas ? et ne plus songer à la mer. Ce qui me console un peu c'est que voici le froid et que vous allez bientôt revenir. — C'est égal, les regrets me cuisent malgré mon désir de résignation. Dites à Madame Drouet de me pardonner, il est arrivé un accident à son éventail. J'en recommence un autre mais elle doit me prendre pour un gascon. Rappelez-moi au souvenir de Madame Charles Hugo et des chers petits. À bientôt n'est-ce pas ? Vous n'avez pas la surnoise intention de rester à Guernesay [*sic*] ? Je prie petite Jeanne de vous embrasser pour moi.

Judith Mendès »

(Maison de Victor Hugo)

- 23 octobre 1872. Mort de Théophile Gautier.

- 23 octobre 1872. Victor Hugo à Catulle Mendès :

« Hauteville-House, 23 octobre 1872. 5 heures du soir. C'était prévu, et c'est affreux. Ce grand poète, ce grand artiste, cet admirable cœur, le voilà donc parti ! Des hommes de 1830, il ne reste plus que moi. C'est maintenant mon tour. Cher poète, je vous serre dans mes bras. Mettez aux pieds de Madame Judith Mendès mes tendres et douloureux respects. Victor Hugo » (Victor Hugo, *Correspondance*, Albin Michel, 1952, tome III, page 330.)

- Fin octobre 1872. Catulle Mendès à Victor Hugo — lettre transcrite par Raymond Escholier, *Un amant de génie : Victor Hugo*, pages 499-500 : « M^{me} Mendès et moi, nous venons solliciter une preuve nouvelle de votre tendresse pour Théophile Gautier. Sous ce titre "Le tombeau de Théophile Gautier", un éditeur désintéressé va publier un volume qui contiendra, à l'exclusion de toute autre chose, des hommages rendus par tous les poètes de ce temps, au poète qui vient de mourir. Ces "tombeaux poétiques" étaient usités au XVI^e siècle, et Théophile Gautier vaut Ronsard. Mais quel recueil pourrait avoir une chance réelle de durée, — et le recueil dont il s'agit doit durer, — s'il ne contenait, à sa première page, des vers de celui qui est la Poésie elle-même ? C'est pourquoi, mon bien-aimé Maître, au nom de Théophile Gautier et de tous ceux qui l'aiment et l'admirent, au nom de ma femme qui se sentira rassurée par votre consentement, je vous prie d'écrire quelques strophes d'adieu à notre grand et excellent père... »

- [7 novembre 1872]. Victor Hugo à Paul Meurice :

« [...] Voudrez-vous être assez bon pour remettre cet envoi à M. Catulle Mendès. Ce sont les vers qu'il m'a demandés pour le livre destiné à Théophile Gautier. Je serais charmé qu'il eût votre avis sur la meilleure façon de les publier, soit qu'on les donne d'abord aux journaux, soit qu'on les réserve pour le moment de la publication du volume. [...] » (Victor Hugo, *Correspondance*, Albin Michel, 1952, tome III, page 332. Bibliothèque nationale.)

- [Novembre 1872]. Judith Gautier à Victor Hugo :

[D'une autre main : "novembre 1872". Papier de deuil.]

« Maître, Merci, depuis qu'il n'est plus là c'est le premier plaisir que j'éprouve. J'ai respiré un instant pour admirer et être fière. Quelle joie pour lui s'il avait vu cet hommage de Dieu au disciple ! Mais les vers ne sont pas de votre chère écriture. Ne m'enverrez-vous pas le manuscrit ? Je n'espère pas me consoler. Je sens en moi un écroulement[,] une ruine irrémédiable. J'ai été très malade d'abord, maintenant le corps va mieux et je le regrette la souffrance physique submergeant l'autre. Madame Drouet va-t-elle bien ? Dites-lui que je l'embrasse mille fois. Quand donc revenez-vous ? Voilà bien longtemps que vous êtes parti. Je vous embrasse et je vous remercie de toute mon âme.

Judith Mendès »

(Maison de Victor Hugo)

- 23 novembre 1872. Victor Hugo à Judith Gautier :

« H.-H., 23^{bre} 1872. Voici, madame, le manuscrit que vous avez bien voulu désirer. Je le mets à vos pieds. Le grand et cher poète, qui est votre père, revit en vous. À force de contempler l'idéal, il vous a créée, vous qui, comme femme et comme esprit, êtes la beauté parfaite. Je baise vos ailes. Victor Hugo » (Victor Hugo, *Correspondance*, Albin Michel, 1952, tome III, page 335.)

- 25 décembre 1872. Victor Hugo à Judith Gautier :

« Hauteville-House, 25 X^{bre}. Vous auriez dû venir passer dans cette grande solitude les douloureux mois de votre deuil. Je songe à vous bien souvent, je songe à notre bon, cher et charmant Gautier. Je vous ai envoyé le manuscrit que vous désiriez. Vous souvenez-vous encore de moi, madame ? Je me mets à genoux devant votre grande âme, fille de ce grand esprit. V.H. » (Ancienne collection Louis Barthou. *Correspondance*, Albin Michel, 1952, tome III, page 340.)

- 26 décembre [1872]. Judith Gautier à Victor Hugo [sur papier de deuil] :

« 26 décembre J'ai ouvert votre lettre en tremblant, maître, tant je me sentais coupable, mais je comptais sans votre bonté. Je l'ai ce cher manuscrit, ce manuscrit de Titan ! et il n'est pas de jour où je ne me donne la fête de le relire (je lis même ce qui est sous les ratures). Quelqu'un m'avait dit que vous étiez attendu à Paris et je vous espérais à chaque moment mais en vain. J'ai bien deviné lorsque vous êtes parti que votre intention n'était pas de revenir cet hiver. Quel bonheur ce serait pour moi d'aller vous voir là-bas ! Peut-être tenterai-je de m'échapper deux ou trois jours à la fin de janvier. Jusque-là je serai encore la proie des mille tracasseries qui compliquent les grandes douleurs et sont comme des piqûres d'épingles dans une blessure. Vous n'êtes pas de ceux qu'on oublie. Vous le savez bien. Vous seul aidez à supporter la vie et faites croire en Dieu — mais vous me rendez trop orgueilleuse. Rappelez-moi au souvenir de Madame Drouet et ne m'oubliez pas trop, vous qui êtes dans la pensée de tous. Judith Mendès »
(Maison de Victor Hugo)

- Sans date, probablement fin janvier 1873, Judith Gautier à Victor Hugo :

[Papier de deuil. Hugo a écrit : « r ».]

« Maître, Je ne puis me résigner à ne pas assister à la première de Marion Delorme et j'irai malgré mon deuil si je puis avoir une baignoire. J'espère en Dieu plus qu'en ses saints c'est pourquoi je m'adresse à lui tout droit bien qu'il soit si loin, mais n'est-il pas partout et tout puissant ? Judith Mendès »
(Maison de Victor Hugo)

- Victor Hugo à Paul Meurice. 30 janvier [1873] :

« [...] Je recommande à votre souvenir pour la première de *Marion* une loge pour d'Alton Shée et une *baignoire* pour madame Judith Mendès. » (Victor Hugo, *Correspondance*, Albin Michel, 1952, tome III, page 348. Bibliothèque nationale.)

- 31 janvier [1873]. Victor Hugo à Paul Meurice — collection *L'Express de Bénarès* (prix sur demande) :

« 31 janvier [1873]. H.H [Hauteville House] Cher Meurice, si le théâtre pouvait donner à Madame Judith Mendès une *baignoire*, elle ferait à Marion l'honneur d'y assister. Je vous recommande ma belle spectatrice. À vous, profondément Victor H. »

- Sans date, probablement avril 1873. Judith Gautier à Victor Hugo, sur papier de deuil :

« Cher Maître, Il paraît que le rôle de M. de Saint-Vallier n'est encore définitivement confié à personne. Si cela est, M. Émile Marck que vous connaissez je crois, et qui vient d'obtenir un grand succès à Paris, pose sa candidature. Il serait fier et heureux naturellement de remplir le rôle. Je ne vous fais pas l'éloge de l'acteur, M^r Mendès l'a fait venir de La Haye pour créer le personnage le plus scabreux de son drame, c'est vous dire s'il avait toute confiance en lui. Je ne sais si une recommandation de moi vaut encore quelque chose pour vous. Vous semblez fâché contre moi. C'est peut-être parce que je ne vous ai pas écrit après Marion de Lorme. Je n'ai pas pu avoir la loge et je ne voulais vous dénoncer personne. L'espoir d'aller vous voir n'est pas tout à fait perdu pour moi. Je viendrai et je saurai bien obtenir mon pardon.

Votre fidèle disciple

Judith Mendès

Ma nouvelle adresse est 50 rue des Martyrs »

(Maison de Victor Hugo)

31 janvier. H. H 73
 cher Meurice, si le théâtre
 prouvent d'un - Dandane
 Judith Mendès un baïssier,
 elle finit à Marion i-han
 d'y assister. je puis recom-
 mander me belle spectateur.
 à Paris, je finis
 Victor H.

- 30 avril 1873. Victor Hugo à Paul Meurice :

« [...] M^{me} Judith Mendès me recommande M. Marc pour le rôle de St-Vallier. Quel est votre avis ? [...] » (Victor Hugo, *Correspondance*, Albin Michel, 1952, tome III, page 357.)

- Sans date [probablement 1873]. Judith Gautier à Victor Hugo :

[D'une autre main : (août ?) 1873. Papier de deuil. Hugo a écrit : « r ». Le texte de la réponse de Hugo nous est inconnu.]

« Maître, Vous êtes à Paris ! Moi j'arrive de loin, de pays où je me suis bien ennuyée. J'ai appris votre retour et je suis revenue plus vite avec une grande joie sur mon horizon. Quels jours et à quelles heures peut-on vous voir sans vous déranger ?

Judith M.

50 rue des Martyrs »

(Maison de Victor Hugo)

- Sans date [probablement 1873]. Judith Gautier à Victor Hugo, sur papier de deuil :

« Quel méchant esprit est donc irrité contre moi pour vous avoir soufflé une adresse aussi étrange ? C'est 50 rue des Martyrs pas neuve du tout. Vous étiez en face de chez moi, et je ne l'ai pas deviné ! Croyez donc au magnétisme après cela. Pourtant je vous attendais, je vous attends toujours, et je ne suis pas sortie un seul instant ce jour-là. C'est à se casser la tête contre les murs, je suis au désespoir et furieuse d'autant plus que nous avons quelques personnes à dîner ce soir et que mardi c'est le jour où nous recevons nos amis. (Comme je les déteste mes amis.) Mardi passé je me suis sauvée en cachette pour aller vous voir, mais deux fois de suite on remarquerait peut-être mon absence. Je n'aurai donc même pas la consolation de revoir Marie Tudor. Mais ne croyez pas que je vais vous rendre la place au moins. J'irai vous voir jeudi soir si vous le voulez bien, vous tâcherez de me consoler n'est-ce pas ? Ce sera difficile. Je voudrais tuer quelqu'un, les habitants du 47 et du 49 par exemple. Que n'ai-je la puissance de Marie Tudor.

Je baise vos mains, divin Maître. À bientôt

Judith M.

50 rue des Martyrs »

(Maison de Victor Hugo)

- 16 octobre 1873. Carnet NAF 13475 :

« [...] J'ai reçu aussi le premier exemplaire du Tombeau de Théophile Gautier qui ne paraîtra qu'après-demain. [...] Après le dîner sont venus, M. et M^{me} Catulle Mendès, M^{me} Ernesta Grisi, un poète anglais, M... »

- 17 octobre 1873. Carnet NAF 13475 :

« Le Tombeau de Théophile Gautier paraît aujourd'hui. Les journaux publient mes vers. »

- 22 octobre 1873. Carnet NAF 13475 :

« [...] Auparavant nous étions allés rue des Martyrs, 40 [*sic*], chez M^{me} Judith Mendès. Jeanne a vu le petit chien qui joue du piano et qui se dresse sur ses pattes de derrière au nom de Hugo : M^{me} Judith a donné à Jeanne une poupée chinoise, et moi une poupée française, M^{me} [...], qui veut embrasser Jeanne. »

- 23 octobre 1873. Carnet NAF 13475 :

« Ce soir jeudi j'ai eu à dîner M. et M^{me} Judith Mendès, M. Ch. Monselet, MM. Lesclide, Régamey et [...]. »

- 24 octobre 1873. Carnet NAF 13475 :

« M^{me} Judith Mendès est venue me demander d'assister demain 25 au bout de l'an de Théophile Gautier, église St Augustin. »

- 25 octobre 1873. Carnet NAF 13475 :

« M^{me} Judith Mendès a déjeuné avec nous. Puis nous sommes allés à St Augustin. J'ai assisté au service de bout de l'an de Gautier. »

- 6 novembre 1873. Carnet NAF 13475 :

« Ont manqué aujourd'hui à notre dîner du jeudi : M. et M^{me} Mendès (rhume), M. et M^{me} Pierre Véron, Paul de St Victor, Ch. Monselet (1^{ères} représentations), Lockroy [...] Robelin ».

- 13 novembre 1873. Carnet NAF 13475 :

« [...] Après le dîner, M. et M^{me} Mendès, M^{me} L[...], M^{me} de Courton [?], Pelleport, MM. Blémont, Pierre Elzéar, Valade, qui m'ont amené MM. Albert Mérat et Richepin. Ils m'ont demandé de lire des vers de L'Année Terrible. »

- 27 novembre 1873. Carnet NAF 13475 :

« [...] Nous avons eu à dîner, aujourd'hui jeudi, M. et M^{me} Catulle Mendès, M. et M^{me} Émile Allix, MM. Charles Monselet, Lesclide, F. Régamey [...] ».

- Sans date [peut-être 4 décembre 1873]. Judith Gautier à Victor Hugo, sur papier de deuil :

« Maître, Nous avons quelques personnes à dîner ce soir et il est difficile n'est-ce pas de les laisser dîner seuls. Mais nous aurons le plaisir de venir vous voir à neuf heures avec le sorcier. Mes respects à Madame Drouet. Je baise vos mains. Judith M. » (Maison de Victor Hugo)

- 4 décembre 1873. Carnet NAF 13475 :

« [...] Après le dîner beaucoup de monde — M. et M^{me} Mendès. M^{me} Mendès m'a amené son sorcier qui n'est autre que l'abbé Constant, jadis mari de la belle Claude Vignon, aujourd'hui occupé de Kabbale sous le pseudonyme d'Éliphas Lévi. »

- 4 avril [1874]. Date figurant sur le manuscrit d'« À Madame J. »

- 5 avril [1874]. Date figurant sur le manuscrit de « Nivea non frigida ».

- [Probablement le 5 avril 1874.] Juliette Drouet à Victor Hugo : « Je te remercie, mon grand bien aimé, d'avoir eu la loyauté de me dire ce matin que tu avais fait de nouveaux vers pour Mme M... Je te remercie aussi d'avoir eu la bonté de m'offrir de me les lire et de ne les lui envoyer que plus tard. J'avais d'abord accepté cet ajournement, mais, en y réfléchissant, j'ai compris que ce qui était différé n'est pas perdu, que je ne gagnerais rien à m'opposer à ta jonction avec cette statue habitée par une étoile et que je me donnais tout

bêtement le ridicule de l'autruche qui croit éviter le danger en enfonçant sa tête dans le sable. C'est pourquoi, mon grand bien-aimé, je te prie d'agir en toute liberté, en envoyant quand tu voudras les vers dédiés à ta belle inspiratrice. Cette poésie étant tirée, il est tout simple que vous vous en enivriez l'un l'autre, et tant pis pour ma soif. Et d'ailleurs, pour moi, l'infidélité ne commence pas à l'action seulement ; je la regarde comme déjà confirmée par le seul fait du désir. Cela posé, mon cher grand ami, je te prie de ne pas te gêner et de faire comme si je n'étais déjà plus là. Cela me donnera le temps de me reposer de la vie avant de prendre mon élan pour l'éternité. Tâche d'être heureux si tu peux. » (Escholier, *Un amant de génie : Victor Hugo*, page 505, lettre alors dans la collection de Madame Louis Icart.)

- 28 mai 1874. Carnet NAF 13478, feuillet 132, recto :

« Visite de M^{me} Judith Mendès, qui, séparée de son mari, signe désormais Judith Gautier. M^{me} Mendès [*sic*] a apporté à Jeanne un nécessaire de voyage pour sa poupée. Joie de Jeanne. »

- 25 juin 1874. Carnet NAF 13478, feuillet 156, recto :

« [...] Après le dîner Louis Blanc, E. Lockroy, Lacretelle, C. Pelletan, M^{me} Judith Mendès qui s'appelle désormais Judith Gautier [...] »

- 30 juin 1874. Carnet NAF 13478, feuillet 161, recto :

« Nous avons eu à dîner M^{me} Judith Mendès qui reprend désormais son nom de Judith Gautier, et Paul de St Victor. »

- Sans date. Judith Gautier [à Victor Hugo] :

« [Texte persan dont nous n'avons pu vérifier qu'il s'agit de l'original de Saadi.]

Je suis avec toi et ne puis arriver à toi.

Comme, dans le désert, le chameau haletant de soif, dont toute la charge est de l'eau.

Saadi (Bustan)»

(Maison de Victor Hugo.)

- 18 juillet 1881 ou 1882. Victor Hugo à Jules Ferry :

« Mon cher ministre, mon cher ami, Vous allez être étonné comme je l'ai été moi-même. La fille de Théophile Gautier, madame Gautier, a besoin d'une pension. Il suffit que cela soit, et que je vous le dise, pour que cela soit fait. Vous, cher ministre, grand par vous-même, vous saurez comment on vient tout de suite au secours d'un tel malheur. Madame Gautier a besoin d'une pension, je vous la demande. Victor Hugo » (Victor Hugo, *Correspondance*, Albin Michel, 1952, tome IV, page 79.)

- Sans date, probablement 1883. Judith Gautier à Victor Hugo :

« St Enogat Ille-et-Vilaine

Maître bien aimé ! Que je suis heureuse d'avoir à vous remercier ! Comment[,] vous vous occupez de moi et je ne devinais pas cette providence dans mon ciel noir ? Je pense cependant bien souvent à vous sur mon rocher où je crains plus les coups du sort que les coups de mer tout en étant extrêmement poltronne en face des choses de la tempête. Votre étude sur Guernesey et Jersey est exquise et a un charme de plus lue à quelques nœuds de ces îles. Je suis sûre que votre voyage en Suisse vous a fait beaucoup de bien, mais que le pauvre Mont Blanc doit être jaloux de vous avoir pour voisin ! Au revoir, Maître, et merci de tout mon cœur. Permettez-moi de baiser bien tendrement vos mains. Judith Gautier J'espère que M^{me} Lockroy est tout à fait guérie. Offrez-lui je vous prie mes plus affectueux hommages. » (Maison de Victor Hugo)

QUESTIONS SUBSIDIAIRES

Que sont devenus les manuscrits des poèmes du *Livre de jade* ?

Qu'est devenu l'ensemble autour de Victor Hugo, Théophile Gautier et Judith Gautier qui figurait dans la vente de la collection de Louis Barthou ?

Combien de souliers de femme Tin-Tun-Ling avait-il apportés de Chine ?

Remerciements

Gérard AUDINET et Michèle BERTAUX pour l'obligeance de leur accueil à la Maison de Victor Hugo, et Thomas CAZENTRE pour celui qu'il a bien voulu nous réserver au département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale de France.

Éric BERTIN, qui nous a communiqué la liste des envois de Victor Hugo à Judith Gautier dont il avait connaissance et fait part de plusieurs remarques utiles.

CAO Meng (曹猛), qui nous a communiqué le texte de Liu Zhixia sur Tin-Tun-Ling.

Jean-Marc HOVASSE, présent depuis plusieurs années pour répondre à nos questions, même les plus ridicules, et dont les très obligeantes remarques et corrections ont toujours été précieuses et parfois capitales, y compris pendant la rédaction du présent texte.

WU Tianchu (吴天楚), dont nous avons repris les informations dans le paragraphe relatif aux noms chinois de Victor Hugo.

Sans oublier toutes les autres personnes qui ont bien voulu nous faire part de leurs remarques et informations sur l'un ou l'autre de ces exemplaires, au premier rang desquelles Jean-Louis Meunier et nos trois commensaux du dîner des 京兆尹四大博士.

Références

BERTIN Éric. « Répertoire des envois de Victor Hugo à Judith Gautier ». Transmis à Jonathan Chiche le 29 septembre 2015.

CHENG Zenghou [程曾厚]. « Qui est le capitaine Butler ? À propos d'une lettre de Victor Hugo sur le Palais d'Été », dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, 2011, numéro 4 (volume 111), pages 891-903. Disponible à l'adresse <https://www.cairn.info/revue-d-histoire-litteraire-de-la-france-2011-4-page-891.htm>.

CHICHE Jonathan. « Auctorialité ambiguë et Weltanschauung évasive : pour une approche cohomologique de quelques supercheries », 2009. (Nous citons ce texte — rédigé dans le cadre du cours « Histoire de la littérature chinoise » donné par Vincent Durand-Dastès à l'Institut national des langues et civilisations orientales — à seule fin d'attester de l'ancienneté de notre intérêt pour *le Livre de jade*, intérêt qui ne se trouve donc en rien dicté par de viles raisons commerciales.)

DÉTRIE (Muriel). « *Le Livre de jade* de Judith Gautier : un livre pionnier », dans *Revue de littérature comparée*, 1989, volume 3, pages 301-324.

ESCHOLIER Raymond. « Victor Hugo, l'homme... », dans *Les Œuvres libres*, mai 1952, pages 105 et suivantes.

ESCHOLIER Raymond. UN AMANT DE GÉNIE : VICTOR HUGO. Lettres d'amour et carnets inédits. Fayard, 1953.

FRANC Geneviève. « *Nivea non frigida* : les amours de Judith Gautier et de Victor Hugo ». *Bulletin de la Société Théophile Gautier*, numéro 20, pages 142-164, 1998. Disponible à l'adresse <http://>

www.theophilegautier.fr/wp-content/uploads/2015/02/BSTG20.pdf.

GOURMONT (Remy de). JUDITH GAUTIER. *Bibliothèque internationale d'édition*, 1904.

GUILLEMIN (Henri). HUGO ET LA SEXUALITÉ. *Gallimard*, 1954.

HAMAŌ Fusako. « The Sources of the Texts in Mahler's "Lied von der Erde" », *19th-Century Music*, volume 19, numéro 1, pages 83-95. *University of California Press*, 1995.

HAMRICK L. Cassandra. « Entre *barbare* et *civilisé* ou Pour aller en Chine avec Gautier ». *Études littéraires*, volume 42, numéro 3, pages 49–69. Disponible à l'adresse <https://www.erudit.org/fr/revues/etudlitt/2011-v42-n3-etudlitt0251/1012017ar.pdf>.

HOVASSE Jean-Marc. « Chantiers sur l'océan ? Poétique du vieil Hugo ». Conférence donnée le 28 janvier 2020 au Collège de France dans le cadre du cours « Littérature française moderne et contemporaine : histoire, critique, théorie » d'Antoine Compagnon. Vidéo disponible à l'adresse <https://www.college-de-france.fr/site/antoine-compagnon/seminar-2020-01-28-17h45.htm>.

HUGO Victor. Carnet, 1867-1869. Bibliothèque nationale de France, Département des Manuscrits, NAF 13466.

HUGO Victor. Recueil de correspondance. Bibliothèque nationale de France, Département des Manuscrits, NAF 24801.

HUGO Victor. Carnet, 15 juin 1872 — 31 décembre 1872. Bibliothèque nationale de France, Département des Manuscrits, NAF 28981.

HUGO Victor. Manuscrit principal de *Toute la Lyre*. Bibliothèque nationale de France, Département des Manuscrits, NAF 24772.

HUGO Victor. Reliquat pour *Toute la Lyre*. Bibliothèque nationale de France, Département des Manuscrits, NAF 24781.

HUGO Victor. CORRESPONDANCE. Tomes III et IV. *Albin Michel*, 1952.

IZQUIERDO Patricia. « L'importance de V. Hugo chez certaines poétesses de la Belle Époque ». Communication faite au Groupe Hugo le 21 juin 2008. Disponible à l'adresse <http://groupugo.div.jussieu.fr/Groupugo/doc/08-06-21Izquierdo.pdf>.

KADOTA Machiko. PAUL CLAUDEL DANS L'UNIVERS DES IDÉOGRAMMES CHINOIS. Thèse, 1990, en français. [Nous n'avons malheureusement pu consulter à temps cette thèse avant la fermeture *sine die* des bibliothèques.] Faute de connaître le japonais, nous n'avons pas lu, du même auteur, l'ouvrage dont la traduction française du titre est *Les Poèmes chinois de Paul Claudel. Influences de Judith Gautier et de Zeng Zhongming* (Tokyo, *Taga*, 1998).

LING Min. PREMIÈRE RENCONTRE POÉTIQUE ENTRE LA FRANCE ET LA CHINE : TRADUCTION ET RÉCEPTION DE LA POÉSIE CLASSIQUE CHINOISE EN FRANCE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Thèse de doctorat, sous la direction de Danièle Chauvin, Paris 4, 2013. Contient notamment une étude sur les sources du *Livre de jade*, avec comparaison des originaux et des versions de Judith Gautier.

LIU Zhixia [刘志侠]. “丁敦龄的法国岁月” [« Les années françaises de Tin-Tun-Ling »] (2013), 书城杂志, septembre 2013. Disponible à l'adresse https://mp.weixin.qq.com/s/QbYIDNxyOT5BG_kx77Qh7g. Intéressante synthèse sur ce sujet qui mériterait de susciter davantage de travaux, mais ne citant malheureusement pas ses sources.

MENG Hua [孟华]. “不忠的美人”——略论朱迪特·戈蒂耶的汉诗“翻译” [« "Les belles infidèles". Les "traductions" de poèmes chinois de Judith Gautier »]. 东方翻译, 2012, volume 4 (numéro 18), pages 49-58. (Nous n'avons pu consulter cet article avant la rédaction du présent texte.)

NOBLET Agnès de. UN UNIVERS D'ARTISTES. Autour de Théophile et de Judith Gautier. *L'Harmattan*, 2003.

NOGRETTE Pierre. « Judith Gautier et le Livre de jade », *Bulletin de la Société Théophile Gautier*, numéro 14, pages 165-180. Disponible à l'adresse <http://www.theophilegautier.fr/wp-content/uploads/2015/02/BSTG14.pdf>.

POUCHAIN Gérard. « Victor Hugo, un écrivain sinophile engagé ». Communication faite le 20 septembre 2017 à l'occasion de l'inauguration de l'exposition « Aimer, c'est agir — Victor Hugo et la culture chinoise » au Nong Jiang Suo Institute Museum de Canton. Disponible à l'adresse http://groupugo.div.jussieu.fr/Groupugo/Textes_et_documents/Pouchain_Hugo%20sinophile.pdf.

QUANG Phuc Dong. « A note on conjoined noun phrases », dans *Studies Out In Left Field*, Arnold M. Zwicky & al. éditeurs, *Linguistic Research*, 1971, pages 11-18.

REN Ke [任可]. FIN-DE-SIÈCLE DIPLOMAT: CHEN JITONG (1852-1907) AND COSMOPOLITAN POSSIBILITIES IN THE LATE QING WORLD. Thèse de doctorat, Johns Hopkins University, 2014. Disponible à l'adresse <https://jscholarship.library.jhu.edu/bitstream/handle/1774.2/37953/REN-DISSERTATION-2014.pdf>.

RICHARDSON Joanna. JUDITH GAUTIER. *Seghers*, 1989.

SHI Yichao [师亦超]. LA CHINE RÉVÉE DE JUDITH GAUTIER. Thèse de doctorat, Sorbonne Université, 2019. (Nous n'avons pu consulter ce texte malgré nos démarches à cette fin.)

STOCÈS Ferdinand. « Sur les sources du Livre de jade de Judith Gautier (1845-1917). » *Revue de littérature comparée*, 2006, volume 3 (numéro 319), pages 335-350. Disponible à l'adresse <https://www.cairn.info/revue-de-litterature-comparee-2006-3-page-335.htm#re26no26>. Autre article dans *Histoires littéraires*, numéro 26, avril-mai-juin 2006, pages 49-76 : « Le mystère du Livre de jade de Judith Gautier », *Histoires littéraires (Paris) et Du Lérot éditeur (Tusson)*, 2006.

VON MINDEN Stephan. « Une expérience d'exotisme vécu : le Chinois de Théophile Gautier ». *Bulletin de la Société Théophile Gautier*, numéro 12, tome 1 (premier volume d'actes du colloque international « L'Orient de Théophile Gautier » tenu du 16 au 19 mai 1990), pages 35-53. Disponible à l'adresse <http://www.theophilegautier.fr/wp-content/uploads/2015/02/BSTG12Tome1.pdf>. Nous conseillons vivement la lecture de ce texte dont, pour éviter trop de paraphrases, nous n'avons pas repris tous les éléments, mais qui constitue encore une étude particulièrement précieuse sur Tin-Tun-Ling et les débuts littéraires de Judith Gautier.

YOSHIKAWA Junko [吉川 順子]. « Le Livre de Jade de Judith Gautier, traduction de poèmes chinois ». Dans 日本フランス語フランス文学会 (« Études de langue et littérature françaises »), numéro 96 (mars 2010), pages 15-29, en français. Disponible à l'adresse https://www.jstage.jst.go.jp/article/ellf/96/0/96_KJ00007641735/_pdf.

YU Pauline. « "Your Alabaster in This Porcelain": Judith Gautier's "Le livre de jade" », *PMLA*, volume 122, numéro 2 (mars 2007), pages 464-482.

YU Pauline. « Judith Gautier and the Invention of Chinese Poetry », dans *Reading Medieval Chinese Poetry. Text, Context and Culture*, Paul W. Kroll éd., Brill, 2015, pages 251-288. (L'une des références importantes récentes, ainsi que l'article précédent du même auteur.)

Toute dernière minute (vraiment) : le volume d'actes du colloque Judith Gautier de novembre 2017, dont nous venons d'apprendre la parution aux Presses universitaires de Rennes et que nous n'avons pu consulter, complétera ces références.